

LETTRE DE ZUYLEN ET DU PONTET



BULLETIN VAN HET GENOOTSCHAP BELLE DE ZUYLEN-ASSOCIATION ISABELLE DE CHARRIÈRE
EN VAN DE ASSOCIATION SUISSE DES AMIS DE MADAME DE CHARRIÈRE

BULLETIN DE L'ASSOCIATION BELLE DE ZUYLEN-ISABELLE DE CHARRIÈRE
ET DE L'ASSOCIATION SUISSE DES AMIS DE MADAME DE CHARRIÈRE

Redacteur: Drs. Raymond J. Benders, Straatweg 200, 3621 BX Breukelen
Secretariaat Nederland: Mevr. Romein van der Drift, Prinsestraat 122, 2513 CH Den Haag
Secrétariat Suisse: Bibliothèque Publique et Universitaire, Place Numa-Droz 3, 2000 Neuchâtel

NR. 11 / SEPTEMBER / SEPTEMBRE 1986

Oh Dieu! Carybde et Scylla me font également peur
(à Jean-Pierre de Chambrier d'Oleyres. 21-22 février 1798).

In dit nummer / dans ce numéro

Aan onze lezers / A nos lecteurs

Rectificatie

Letter from the United States

Matthew Arnold, lecteur de M^{me} de Charrière

Benjamin Constant entre deux règnes

Over de ziekte en het overlijden van Belle's moeder

Madame de Charrière à travers le Journal
de Chambrier d'Oleyres, 1788-1790

Deuxième partie: Chambrier d'Oleyres commente
les ouvrages de Madame de Charrières, 1788-1790

Excursie Association Isabelle de Charrière

Personen en personages bij Belle van Zuylen

1
1
2
2
3
6
7
9
11
12

Aan onze lezers

De expositie aan Belle van Zuylen gewijd reist voorspoedig en succesvol door het continent. Na Zwitserland is vanaf 1 oktober j.l. Berlijn aan de beurt en in 1987 zal Belle haar opwachting in het kieskeurige Parijs maken.

Ook wordt gestaag gewerkt aan de verbreiding van Belle's oeuvre. De twee Zwitserse uitgeverijen La Baconnière en Edition des Femmes gaan binnen afzienbare tijd een Choix de lettres in hedendaagse orthografie uitbrengen. De nederlandsstalige lezers worden echter niet in de steek gelaten want, verheugend nieuws, de brieven van Belle van Zuylen aan Constant d'Hermenches, Boswell en baron van Pallandt worden op het ogenblik vertaald door de beproefde bezorgster Greetje van den Berg ten behoeve van een uitgave bij Dr. h.c.G. van Oorschot.

Uw redacteur groet u na beëindiging van zijn eerste lustrum als uw 'humble serviteur' en verruilt Belle van Zuylen voor Wilhelm Friedrich Nietzsche over wie hij een documentaire biografie voorbereidt.

Moge het Genootschap groeien en bloeien, wat zeker ook zonder uw redacteur het geval zal zijn, daarvoor staat de uitstraling van Belle garant.

Red.

A nos lecteurs

L'année qui vient de s'écouler aura vu l'exposition consacrée à Isabelle de Charrière passer en Suisse d'une ville à l'autre. Le vernissage de juin, à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel, a donné au Professeur Doris Jakubec, de l'Université de Lausanne, l'occasion de parler des 'Maisons et Jardins dans l'oeuvre de Madame de Charrière'. La conférencière s'est attachée à montrer que, dans l'univers romanesque d'Isabelle de Charrière, les différentes maisons représentées par l'auteur ont une valeur hautement symbolique. Elles sont en quelque sorte le reflet de ce monde en pleine mutation qu'est la seconde moitié de XVIIIème siècle. L'exposition fut visible ensuite à la Bibliothèque Nationale de Berne, à Porrentruy, Lausanne et Genève. Lors de chaque vernissage, notre association fut représentée par l'un ou l'autre membre du comité. Nous nous sommes ainsi rendu compte qu'il reste encore fort à faire pour diffuser plus largement l'oeuvre de Madame de Charrière. En effet, si à Neuchâtel, la Dame du Pontet est relativement connue, nous eûmes l'impression qu'à Genève par exemple, le public en entendait parler pour la première fois.

Nous avons été très sensibles au fait que l'Ambassadeur des Pays-Bas, Madame Ferringa, a assisté à tous les vernissages, sauf à Genève. Elle m'a écrit son regret de ne pouvoir venir écouter la conférence de Simone Dubois, lors de notre assemblée générale, en décembre dernier.

Nous arrivons au terme de notre cinquième année d'existence. Nous venons d'accueillir notre 120ème adhérent, doublant ainsi le chiffre des membres fondateurs, et je pense que l'exposition n'est pas étrangère à ce succès.

Et enfin, cette cinquième année sera surtout celle de la rencontre de juin, qui, au moment où j'écris ces lignes, se prépare activement. Nous nous réjouissons infiniment de recevoir nos amis hollandais; ces échanges, d'un pays à l'autre, ont toujours été source de grand profit intellectuel, touristique et amical.

J. Winteler

Présidente de l'Association suisse des Amis de Madame de Charrière

Rectificatie

Dr. J.P. Buynsters maakte ons allerhoffelijkst attent op de 'nonsens' afgedrukt in ons vorig Bulletin p. 12, regel 1-2. Er staat **interne** norm en dat moet natuurlijk zijn **internationale** norm. Hopelijk heeft de lezer deze fout zelf al rechtgezet.

Red.

Letter from the United States

The American Society for Eighteenth-Century Studies held its yearly meeting (march 13-16) in Williamsburg, Virginia, the ancient seat of government of Virginia. The buildings have been preserved or rebuilt as they then were and form a museum visited by thousand of visitors.

The 18th-century meeting offered 52 seminars with 3 or 4 papers in each, among them two on Isabelle de Charrière, one by Professor Monique Moser-Verrey of the Université de Montréal, Canada, on 'Women's Role in the Philosophic Theatre of Isabelle de Charrière', the other by Professor Margriet Bruyn Lacy of North Dakota State University: 'Motherly Love and Experiences as Guides to Adulthood in the *Lettres écrites de Lausanne*'.

Mme Moser-Verrey pointed out several reasons to why the theater of Isabelle had been neglected: not performed in Paris or elsewhere, four comedies being in German, reading committees rejecting some of the plays. She discussed the opéra comique *Les Femmes*, of which Mme de Charrière was very proud, its feminist message, the importance of Emilie progressing from childishness to maturity, differences in men and women as seen in allegorical ballets. In *La famille d'Ornac*, the participants are of the same high class, but *L'Inconsolable*, written at the time of the Revolution is more democratic. As in the plays of Voltaire, Diderot, Sedaine, there are very few real mothers in the plays, or they only appear as greedy persons; two are helpful and understanding. Their role is often taken over by understanding aunts. On the other hand, independent heroines experience a pleasant relationship, even a fundamental complicity with their fathers in *L'Emigré*, *L'Auteur embarrassé et la jeune lingère*, *Elise ou L'Université*. In *Comment la nommera-t-on?* the Countess is an artist and the play stresses the excellent use women could make of their talents.

Mme de Charrière may sometimes be too optimistic, but her theater 'really offers an investigation on the material and psychological conditions for happiness in marriage. All the solutions proposed are not necessarily progressive from a political point of view, but they always seem humane and adequate'.

Professor Bruyn Lacy analyzed the mother-daughter relationship in *Lettres écrites de Lausanne*, the strong bond of motherhood revealed by the letters. Cécile's parent tries to make her daughter's 'coming of age' as smooth and easy as possible. She also points out the inconsistencies in young women's education. The lecturer remarks that the men who surround Cécile are given a strong role. In reality, their existence helps the mother to enlighten her daughter on the perils and ways of the world.

Cécile is encouraged to take some distance from society while remaining a part of it. The mother's honesty while attempting to educate the young woman comes through.

Professor Bruyn Lacy stresses the important distinction between 'être' and 'paraître' which is a problem not just limited to women. Social codes can be considered as masks and the lecturer aptly reminded us of Marivaux's *Jeu de l'amour et du hasard*, concluding that both Marivaux and Isabelle de Charrière show the importance of 'paraître'.

The two lectures showed the way to a new evaluation of the theater and an analysis of the mother-daughter relationship, treated so differently in the theater and in an epistolary novel. It should encourage more study of the plays of Mme de Charrière and of the education of women in the 18th century.

Alix S. Deguise

Matthew Arnold lecteur de Mme de Charrière

Poète, critique littéraire, moraliste, Matthew Arnold (1822-88) fut, on le sait, l'un des esprits les plus marquants du dix-neuvième siècle anglais. (1) Toujours ouvert aux influences continentales il fut l'auteur d'essais célèbres sur Joubert, Heine, Senancour, Maurice et Eugénie de Guérin. Dans sa jeunesse il s'enthousiasma pour les romans de George Sand; dans son âge mûr il éprouva une admiration profonde pour la pensée d'Ernest Renan. Il n'est pas sans intérêt de signaler qu'il fut aussi un lecteur de *Caliste ou lettres écrites de Lausanne* dont il possédait un exemplaire de l'édition de 1845 procurée par Sainte-Beuve (2). Arnold lut le roman en 1852. Deux courts passages extraits de l'édition de 1845 figurent dans ses carnets de lecture de l'année 1852 (3). Cependant, les passages en question ne sont pas de Mme de Charrière. Ils sont extraits d'un article de Caroline Olivier, '*Leone Leoni, Caliste et Manon Lescaut*' (*Revue suisse*, décembre 1844), article que Sainte-Beuve avait reproduit dans l'édition de 1845 (pp. 206-13, 'Jugement sur *Caliste* par Mme Olivier'). Le premier passage recopié par Arnold provient de la partie de l'article consacrée à *Leone Leoni*: 'Qu'espérer, en effet, pour le sort individuel de l'homme, pour l'avenir même de l'humanité, s'il n'y a pas d'autre domination sous le ciel que les instincts passionnés, de plus en plus débarrassés d'entraves?' (p. 211). Le deuxième extrait forme la conclusion de l'article. Caroline Olivier, après avoir souligné l'absence d'une foi consolatrice chez Mme de Charrière, écrit ceci: 'A quoi servent, se dit-on, les plus beaux dons et les plus rares? A mieux mesurer, à mieux sentir l'aridité obscurité de la vie humaine dans tout ce qui lui appartient en propre? Prise comme but elle est stérile et dérisoire: comme un passage et un moyen, elle s'explique et ne promet plus rien qu'elle ne puisse tenir' (p. 213).

Il n'est malheureusement pas possible de préciser la date à laquelle Arnold entra en possession de *Caliste*. Cependant, il est fort probable qu'il devait la connaissance de l'oeuvre de Mme de Charrière à Sainte-Beuve qu'il vénérât comme son maître. Le nom de Mme de Charrière figure dans une lettre qu'Arnold envoya au critique français en septembre 1854. Dans cette lettre il est surtout question de l'article que Mme Blaze de Bury consacra - sous le pseudonyme d'Arthur Dudley - aux poésies de Matthew Arnold dans la *Revue des deux mondes* en septembre 1854. La référence à Mme de Charrière se trouve dans le dernier paragraphe: 'Je vous écris cette lettre d'une petite campagne dans le Westmoreland tout près du lac d'Ullswater et de Patterdale d'où est datée une belle lettre de Benjamin Constant à Madame de Charrière. Constant et Mme de Charrière, voilà encore deux connaissances littéraires que je dois surtout à vous, Monsieur' (4). Précisons que la lettre est datée de Fox How, maison de la famille Arnold située dans la région des lacs. La lettre de Constant à Mme de Charrière à laquelle Arnold fait allusion avait été publiée par Sainte-Beuve dans la *Revue des deux mondes* en 1844. Regrettons toutefois qu'Arnold n'ait pas formulé un jugement étendu sur les qualités littéraires de *Caliste*.

Ceri Crossley
University of Birmingham

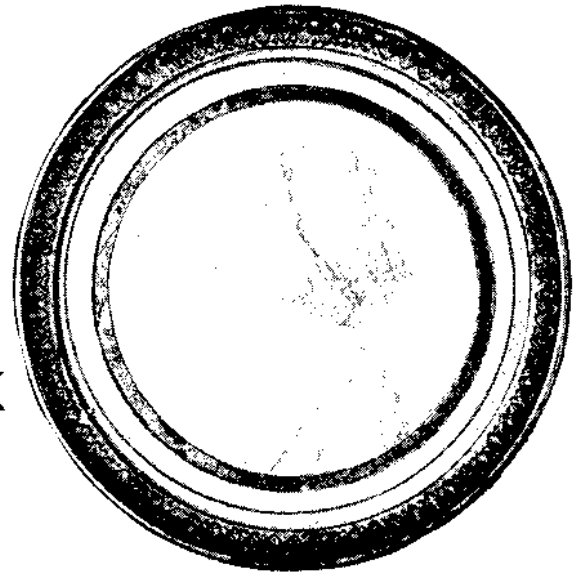
Notes

1. Voir Park Honan, *Matthew Arnold. A life*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1981.
2. *Caliste ou lettres écrites de Lausanne*, nouvelle édition, avec une notice par M. Sainte-Beuve, Paris, Jules Labitte, 1845.
3. *The Note-books of Matthew Arnold*, éd. H.F. Lowry, K. Young, W.H. Dunn, Londres, Oxford University press, 1952.
4. Sainte-Beuve, *Correspondance générale*, éd. Jean Bonnerot, Paris, Didier, 1959, t. 9, p. 488. Cette lettre a été commentée par Louis Bonnerot dans *Matthew Arnold, poète. Essai de biographie psychologique*, Paris, Didier, 1947, pp. 520-3.



Mme de Staël

Benjamin Constant entre deux règnes



Mme de Charrière

Résumé de la communication donnée le 19 octobre 1985 au Slot Zuylen.

Benjamin Constant fait la connaissance de Mme de Staël au soir du 18 septembre 1794, chez ses cousins Cazenove d'Arlens, près de Lausanne. Les péripéties qui vont le conduire, à partir de cette première rencontre due au plus pur des hasards, à devenir pour de longues années le compagnon attiré de la fille de Necker sont maintenant suffisamment connues pour qu'on puisse affirmer qu'il a été très vite attiré dans son orbite. En effet, si sa séduction à lui a mis un certain temps à agir sur la dame, il ne fait pas de doute qu'il s'est trouvé, pour sa part, véritablement subjugué par celle-ci à l'instant même où il la voyait et où il l'entendait. On ne court donc pas grand risque en affirmant qu'au mois de septembre de cette année-là commence le règne, sur Constant, de celle qui va donner un nouvel élan et même un sens vraiment nouveau à son existence.

Il est infiniment plus malaisé, il est même d'une certaine manière impossible, en revanche, de dater la fin du règne d'Isabelle de Charrière. C'est que la rupture, nette, définitive, brutale, qu'on a quelquefois imaginée en essayant de la situer avec quelque précision ne s'est jamais vraiment produite. Ce qui s'est développé, entre Constant et Mme de Charrière, c'est un processus d'éloignement progressif, avec des cassures et des reprises, des accidents ou des incidents de parcours, qui ont conduit à ce que soit possible, au moment de la rencontre évoquée il y a un instant, une modification des valeurs dans l'univers mental de Constant qui conduira par étapes à une substitution de personnes.

Mon titre est donc, d'une certaine façon, inadéquat: Constant, à proprement parler, n'a pas connu d'inter-règne; il ne s'est à aucun moment trouvé seul, entre une rupture consommée et une liaison à venir. Mais ce que la formule voulait surtout faire entendre, en revanche, c'était mon souci d'essayer de saisir, en une sorte d'instantané, cette personnalité du jeune Constant qui, marquée profondément par une influence féminine à la fois morale, intellectuelle et sentimentale, s'apprête à en subir une autre, non moins profonde, sur ces mêmes plans. Il est intéressant, en même temps, d'essayer de saisir les raisons déterminantes d'un changement dont le hasard n'a guère fourni que l'occasion.

Il n'est sans doute pas nécessaire de redire dans le détail ce que fut la liaison de Constant et de Mme de Charrière. Les faits sont trop connus, des admirateurs de l'une comme des admirateurs de l'autre, pour que je fasse l'injure à quiconque de les retracer. Contentons-nous donc de nous remémorer sommairement ce qu'a pu apporter d'essentiel à Constant, au fil des années, celle qui fut tout à la fois son amie, sa maîtresse, son directeur de conscience, son maître à penser et sa partenaire aux jeux de l'esprit.

Il avait vingt ans lorsqu'il la rencontra. Elle en avait quarante-sept.

Pendant sept années, il va recevoir d'elle infiniment plus, en valeurs durables, qu'il ne lui donnera. Comment du reste en irait-il autrement? Si elle a besoin, elle, à ses côtés, d'un compagnon qui la comprenne et lui donne la réplique, il a, lui, tout non pas à apprendre, mais à redécouvrir. A vingt ans, il sort plus que meurtri d'une enfance et d'une jeunesse qui ne l'ont certes pas empêché de cultiver certains dons superbes dont la nature l'a nanti, mais qui lui a aussi donné à vivre quelques aventures cuisantes. Orphelin de mère dès sa venue au monde, élevé en dépit du bon sens par un père maladroit qui lui a fait donner une éducation désordonnée, il a emmagasiné une expérience et un savoir peu banals à travers des séjours aux Pays-Bas, en Suisse, en Angleterre et en Allemagne. Il lit le latin et le grec, il parle couramment, outre le français, l'anglais et l'allemand. Il a fait aussi toutes les bêtises qu'on peut faire à son âge. Comment, avec tout cela, pourrait-il ne pas croire qu'il a tout vu, qu'il a tout vécu et qu'il n'a plus rien à attendre de rien ni de personne? C'est en somme une espèce d'enfant perdu, déjà meurtri par l'existence, que Mme de Charrière va recueillir et qu'elle va s'attacher. Et le miracle, c'est qu'au sortir de sept années d'amitié tendre et de connivence, on va retrouver, admirablement reconstruite sur plus d'un plan, cette personnalité faite au départ de bric et de broc, mal assurée, mal dessinée.

D'autres que moi ont parfaitement montré comment s'est exercée une influence qui sera largement déterminante pour la suite de la vie et pour la carrière de Constant. Il ne s'agit évidemment pas de faire croire que Mme de Charrière va empêcher son jeune ami de continuer à vivre dangereusement, ni non plus qu'elle va simplement le faire rentrer dans le droit chemin d'une éducation traditionnelle. Comment l'aurait-elle pu, du reste, étant ce qu'elle était, et leurs relations se poursuivant comme elles vont se poursuivre, avec ces allées et venues entre Colombier où elle réside et les différents lieux de son errance à lui? Mais il faut voir, comme l'a fait si bien Roland Mortier ici même il y a plusieurs années (1) à travers l'extraordinaire correspondance qu'ils ont échangée, comment Mme de Charrière a su devenir le Mentor de Constant, et comment son influence s'est exercée à travers les soubresauts de leur amitié amoureuse.

Isabelle de Charrière ne va pas éviter à Constant l'expérience douloureuse d'un sot mariage, avec une femme qui ne lui convient en rien. Elle ne va pas non plus lui enlever cette mobilité intérieure, cette capacité à l'inconséquence apparente qui fait de lui un être à la fois insaisissable et captivant. Mais elle va petit à petit faire fructifier ce qu'il y a de meilleur dans cette intelligence scintillante et donner une ligne de conduite, dans l'ordre moral, à quelqu'un qui en manquait furieusement.

On n'a plus le droit de soutenir aujourd'hui, comme on l'a fait, que Belle a encouragé Benjamin dans son scepticisme et dans ses penchants nihilistes. Comme l'a parfaitement dit Roland Mortier 'Tout

au contraire, c'est Benjamin qui semble avoir mal digéré ses souvenirs d'Helvétius et qui se livre, avec une amère délectation, à la subversion de toutes les valeurs. Encore faut-il faire, ici aussi, la part de l'attitude et du défi: Benjamin est malheureux, son mariage a été un échec, et le métier qu'il fait à Brunswick l'écoeure de plus en plus. Il prend plaisir à rejeter, en même temps que la société qui l'accable, les valeurs dont elle fait profession' (p. 117). On voudrait citer toute la suite. Qu'on me permette à tout le moins d'emprunter quelques phrases encore: 'Ce qui n'était, chez elle, qu'un détachement aristocratique à l'égard des esprits médiocres et de leur dogmatisme risquait de tourner, chez Constant, à un amoralisme de principe. Elle l'aimait trop pour ne pas s'en émoouvoir, et ses gronderies sont une preuve supplémentaire de son attachement' (pp. 117-118). Benjamin n'est pas homme, évidemment, à subir en baissant le front. Il va au contraire réagir, argumenter, récriminer contre ces leçons qu'on lui donne et se débattre sous cette main qui veut lui tenir la bride. On ne peut nier que ce soit de là, en fin de compte, que naîtra une première fêlure dans leur amitié.

Car il faut bien en venir maintenant à ce qui permettra un jour à une autre femme de prendre le relais dans le cœur et dans l'esprit de Constant. Le souci de souligner ce qu'il doit à Isabelle de Charrière ne peut, en effet, nous empêcher de reconnaître que la liaison a été plus d'une fois orageuse, que les points de discordance existaient et que s'il n'y a jamais eu réellement cassure, il y a eu lentement, insidieusement, effritement.

Pour essayer de tirer au clair les raisons profondes de ce qui va se passer, il s'impose de prendre en compte trois ordres de faits au moins. Il y a d'abord, me semble-t-il, ce que je viens en passant d'évoquer: le rôle de directeur de conscience que Mme de Charrière entend jouer et joue, dirait-on, avec de moins en moins de souplesse ou d'habileté et que Constant, de plus en plus, refuse. Roland Mortier a bien mis en évidence cet aspect-là de la liaison. La plus belle lettre à citer, ici, est assurément celle du 3 mai 1792. Je vais devoir me résoudre à n'en lire que des extraits (2): 'Vous n'avez que trop raison dans la plupart des choses que vous dites mais je trouve que souvent aussi votre esprit se paye de mots. Vous dites que vous méprisez l'opinion publique parce que vous l'avez vue s'égarer... Il n'y a *parce que* qui tienne; Vous ne méprisez pas, vous ne sauriez mépriser l'opinion publique. Si l'on apprend à dédaigner la louange on n'apprend jamais à ne plus craindre du tout le blâme' Et elle poursuit: 'Votre incredulité & votre indifférence sur la morale ne sont pas entières non plus & je vous ai vu païr en me disant qu'un tailleur & je ne sai quí encore, à paris, n'étoient pas payés. Au nom du ciel faites ensorte qu'ils le soyent si dans ces 5 derniers mois ils ne l'ont pas été. Mettez vous en regle avec vous meme les autres' (p. 361). Et un peu plus loin: 'Si vous viviez près de moi je dirois faites ceci et abstenez vous de cela pour me faire plaisir. Cet argument seroit court & je me flatte qu'il seroit efficace. Souffrez que je le dise, c'est un grand mal pour vous & pour moi que vous n'avez pu vivre près de moi. Jamais je ne vous aurois laissé tomber dans cette cynique indifférence' (p. 362). N'oublions pas que le jeune homme, mélange étonnant, au départ, d'adolescent attardé et de viveur revenue de tout, a peu à peu pris de l'âge et a retrouvé - grâce à Mme de Charrière, grâce aussi tout simplement aux circonstances de sa vie propre, à Brunswick et ailleurs - une certaine cohérence interne, une solidité, qui vont tout naturellement le pousser à vouloir son autonomie, à se détacher, comme l'enfant de la mère ou comme le disciple du maître, de ce qu'il ressent comme une tutelle de moins en moins supportable. Nous n'avons pas le droit de ne pas nous souvenir de ces orages-là, même si Constant lui-même les a gommés de sa mémoire lorsque dans le *Cahier rouge* il affirme: 'Elle (Mme de Ch.) était la seule personne avec qui je causasse en liberté, parce qu'elle était la seule qui ne m'ennuyât pas de conseils et de représentations sur ma conduite' (3).

Parmi les éléments à considérer pour comprendre l'effritement dont j'ai parlé, il y a aussi, et peut-être surtout, qu'il ne faut pas négliger, le rôle de plus en plus évident, de plus en plus envahissant, de sensibilités politiques bien différentes, et qui vont réagir dans des sens quasiment opposés aux événements qui sont en train de bouleverser la France. On aurait ici aussi de beaux extraits

de lettres à citer, où l'on voit comment sont diversement sentis les cahots d'une révolution qui excite plus qu'elle n'effraie Benjamin, qui effraie plus qu'elle n'excite Isabelle. Même si l'on fait la part du jeu, chez l'un comme chez l'autre, et de leur goût immodéré pour la dispute, on ne peut manquer de mesurer le fossé qui les sépare, et qui s'élargit, et qui s'approfondit, sur ce terrain-là. Relisons ce que Rudler écrivait, dès 1909: 'La politique commence décidément à les séparer. Ils ne se sont jamais beaucoup entendus sur les idées. Sans avoir en rien le préjugé ni les préjugés de la noblesse, Mme de Charrière est aristocrate. Benjamin est démocrate. La Révolution et l'Emigration les ont confirmés au rebours l'un de l'autre dans leurs dispositions primitives et en ont accru l'écart. Mme de Charrière est volontiers taquine, agressive, et surtout despotique. Benjamin répond par la hauteur, le dédain, la bravade, les protestations d'indépendance. De là des 'picoteries', qui s'enveniment très vite, pour retomber également vite, il est vrai' (4). Il n'y a pas un mot à reprendre à cela, à près de quatre-vingts ans de distance. Il faut savoir, au reste, que Constant a trouvé à alimenter à d'autres sources son intérêt pour la chose publique et à développer son goût pour une certaine composante de la Révolution Française. Il a fait à Brunswick la connaissance de Jacob Mauvillon, l'ami de Mirabeau, et les deux hommes vont se lier. L'influence du fin lettré qu'était Mauvillon n'a pas toujours été bien évaluée, ainsi qu'on s'en aperçoit aujourd'hui, et on ne peut pas douter qu'elle ait été profonde. N'oublions pas non plus que Constant, en même temps qu'il se passionne pour ses recherches érudites sur l'histoire des religions, entreprend lui-même des travaux de politique. Qu'il n'ait pas achevé un ouvrage sur la révolution du Brabant ou qu'il ait laissé en chemin sa réfutation de l'ouvrage de Burke sur la Révolution Française témoigne peut-être de son manque de persévérance, dans ces années-là, mais prouve aussi qu'il réfléchit sur les événements de France. Ses curiosités sur ce plan s'approfondissent du reste jusqu'à l'occuper entièrement vers 1792, époque où les lettres à Mme de Charrière sont pleines de commentaires intelligents sur les péripéties de l'histoire en train de se faire. On peut affirmer sans crainte de se tromper que ce sont notamment ces préoccupations-là qui sortiront Constant de sa longue crise de pessimisme, qui dure depuis des années et contre laquelle lutte Isabelle. Comme l'écrit K. Kloocke dans un ouvrage récent: '... Constant est en train de se libérer lui-même de son apathie intellectuelle et , chose non moins importante, ... il est en train de transformer ses rêveries de liberté et de bonheur en pensée politique, en idéologie cohérente... il abandonne le rêve pour conquérir la réalité' (5). Quand on relit la correspondance, on voit bien que si Isabelle peut se réjouir de ce que Constant se remette au travail, elle n'apprécie guère la tournure que prennent ses réflexions.

Il faut enfin parler, troisième ordre de faits, de leur amitié dans ce qu'elle a eu, indubitablement, d'amoureux. On sait maintenant que la liaison n'est pas restée platonique. Nous ne vivons plus en des temps où l'on refuse ces réalités pour ne pas avoir à s'en scandaliser. Mais qu'on voile le fait ou qu'on l'accepte, tout simplement, on ne peut s'empêcher de penser que si l'attraction qu'une femme de 47 ans exerce sur un jeune homme de 20 est explicable, est plus que vraisemblable aussi le refroidissement de ces relations au fil des sept années qui vont suivre. On me permettra de ne pas insister sur ce chapitre, mais on m'autorisera aussi, j'imagine, à affirmer qu'il serait sot de tenir la réflexion qu'on peut faire pour nulle et non avenue.

Dans chacun des trois domaines que je viens d'évoquer, l'apparition de Mme de Staël ne peut que conduire Mme de Charrière à constater qu'elle a perdu son pouvoir. Qui ne voit, en effet, que la nouvelle amie ne pourra ni ne voudra jouer les donneuses de leçon? ni qu'elle n'aura aucune raison d'entrer en dispute sur les nouvelles de Paris? Quant au domaine amoureux, faut-il seulement en parler? Constant trouve en Mme de Staël, sur ce plan également, une partenaire de sa génération. Il ne sera sans doute pas tout de suite comblé. Mais on ne peut douter qu'il ait été sensible à la jeunesse de sa nouvelle amie, et désireux de courir sa chance, après quelques autres déjà.

Tout, dès lors, va se jouer, et très vite. Le Constant que nous essayons de saisir, celui qui va passer, aux alentours du 18 septem-

bre 1794, d'un règne à l'autre, on a le choix de le voir, selon le goût, sous des jours bien différents. La critique, dont on connaît l'habileté à faire parler les documents, ne s'en est pas privée. Il y a un monde, par exemple, entre ce qu'écrivaient, sur ce sujet très précisément, Gustave Rudler d'une part, Henri Guillemin de l'autre. La sympathie intelligente, mais combien clairvoyante aussi, du premier, le pousse à nous peindre un Constant qui a redécouvert le goût de vivre et à qui sa rencontre avec Mme de Staël va offrir l'occasion d'exercer sa vitalité retrouvée: 'On ne saurait exagérer, écrit-il, le service qu'elle lui rendit à ce début de liaison; mais il s'agit de le bien comprendre. Elle lui donna le but dont il avait toujours eu tant besoin, et qui, une fois de plus, lui manquait; elle fixe de nouveau sa vie pour une quinzaine d'années... Mais il ne faut pas croire, et c'est même l'erreur essentielle à éviter, que d'un coup de baguette magique elle eut à ressusciter un moribond. Il serait excessif encore de penser qu'elle le tira 'des lentes et misérables agonies où il se traînait;' (Sainte Beuve)... un lent travail de réparation s'était achevé chez lui; une triple restauration de santé, de sensibilité, d'intelligence l'avait sorti de son accablement pitoyable', etc. (p. 499). Et Rudler, à la fin d'une page brillante, qui est la dernière de son imposant ouvrage, reprend les termes même de Constant, dans sa lettre fameuse du 21 octobre 1794, quand il écrit à Mme de Charrière et lui dit, à propos de Germaine: 'c'est la seconde femme que j'ai trouvée, qui m'aurait pu tenir lieu de tout l'univers, qui aurait pu être un monde à elle seule pour moi. Vous savez quelle a été la première' (O.C. IV, p. 620).

Autre vision des choses, on s'en doute, chez Guillemin, dont c'est peu dire qu'il ne brûle pas de sympathie pour les personnes qui nous occupent. Qu'on relise, si on en a le goût, son introduction à *Benjamin Constant muscadin*: (B.C.) a fait en sorte d'appeler sur lui-même, chétif, l'attention de cette grande dame. 'Grande? L'illustrissime, après tout, n'est qu'une boulotte assez gentille, ... Son audace à la contredire n'a pas déplu à Mme de Staël. 'Elle ne m'en a point su mauvais gré, ce que je trouve joli' raconte, assez flatté, Benjamin à la Charrière. Mais la précieuse de Colombier considère avec amertume ce goût qu'elle voit grandir chez Benjamin pour la très jeune Mme de Staël. La fille Necker n'a pas cessé d'horripiler la dame-écrivain de Neuchâtel dont la renommée est restée locale...' (pp. 18-19). La suite est du même tonneau. Pour Guillemin, en fin de compte, tout est simple, Constant n'étant qu'un arriviste dont les attitudes politiques se modifient en fonction des circonstances, et qui trouve dans la rencontre avec Mme de Staël l'occasion de prendre, à deux, un grand virage pour un nouveau départ. Le problème c'est qu'il n'y a aucune raison de penser qu'il en ait bien été ainsi. Pour l'évolution de Mme de Staël et son attachement à certains principes qui inspirent la Révolution il n'est que de lire le chapitre de son livre (7) que Simone Balayé a intitulé 'Mme de Staël et la Révolution'. On y verra quels sentiments celle-ci nourrit, en 1794 précisément, à l'égard des événements de Paris: 'La guillotine ne lui paraît pas l'aboutissement normal, inévitable de la Révolution; la Terreur est un accident de parcours, qui achève de démontrer que la tyrannie peut être, au nom des Lumières mal comprises, le fait de l'Etat même républicain. Après Thermidor, elle pensera qu'on doit réparer le mal commis et renouer avec la véritable Révolution' (p. 46). Quant à Constant, la thèse développée par Guillemin ne résiste pas un instant non plus à l'examen. C'est sur ce point Béatrice Jasinski qui en a le mieux apporté la démonstration (8), montrant comment Guillemin, tronquant les textes, falsifiant les dates, reconstruit un Constant conforme à ses préjugés. Et Mme Jasinski de terminer sur ces mots: 'Il serait aisé mais fastidieux de poursuivre la démonstration pour chaque phrase citée et pour chaque commentaire. On voit comment sont dénaturées les opinions de Constant. La vivacité de ses jugements sur la Terreur ou sur la Convention n'infirme en rien son républicanisme. Il faut donc revenir à la conception d'un Constant foncièrement libéral, ennemi de la droite et de l'extrême gauche, dès avant son départ pour Paris prêt à s'engager parmi les républicains modérés (p. 85). La vérité, personne ne peut s'y tromper n'est pas dans le camp du pamphlétaire. Il ne suffit pas de persifler, et de donner à sourire par le mordant de la plume, pour avoir raison.

Aujourd'hui, chez ceux qui sont retournés aux documents sans a priori, avec le seul souci de comprendre, que dit-on du problème qui nous occupe? Roland Mortier, à qui il faut revenir une fois de plus, formule excellemment les choses quand il écrit: 'L'entrée en lice de Madame de Staël, plus jeune sinon plus belle, plus célèbre, plus active, plus directement mêlée au jeu politique et au monde littéraire, est venue bouleverser les données apparemment immuables d'une relation complexe et changeante. Sa personnalité est plus forte, socialement plus engagée que celle de Mme de Charrière, sa séduction personnelle est grande, son entree considérable. Dans la vie de Benjamin, ce sera l'heure du relais; dans la vie d'Isabelle, ce sera celle du crépuscule' (p. 125). Et dans la conclusion de sa remarquable communication, il dit encore ceci, qui mérite d'être entendu: 'Il serait injuste d'imputer à Mme de Charrière les défauts et les erreurs de Benjamin Constant, de même qu'il serait abusif de la créditer de ses qualités rares. Belle lui a inculqué un certain style, à la fois dans la vie et dans l'art d'écrire; elle a préparé le jeune homme hésitant et désespéré à devenir un jour le porte-parole de l'idéal de liberté politique; elle l'a sauvé à 19 ans du désordre et du laisser-aller; elle lui a facilité inconsciemment l'accès à la vie publique en l'arrachant aux séductions de la vie mondaine, des amours faciles et du jeu; elle lui a appris à se corriger de ses défauts propres, et de ceux qu'il avait hérités d'une famille qu'elle connaissait mieux que quiconque' (p. 136).

Faut-il maintenant que pour ma part j'essaie de conclure? Ce serait en demandant s'il nous appartient de porter un jugement sur ce Benjamin que nous avons essayé de saisir, et plus précisément sur ce qui l'amène à délaissier une femme qui lui a tant apporté pour se jeter aux pieds d'une nouvelle reine. De quel droit irions-nous le juger? De quel droit et au nom de quoi irions-nous lui reprocher d'être ce qu'il était, et surtout d'avoir fait à ce moment-là le choix auquel il a été entraîné? Contentons-nous de constater que nous venons de nous arrêter au point de rencontre de trois destinées hors du commun, vécues par trois personnages hors de pair. Constant, à 27 ans, fait la connaissance, comme il l'affirme lui-même, de la seconde femme qui pouvait être tout pour lui. Il ne va pas laisser passer sa chance. Finalement, son génie, sur ce plan, c'est d'avoir à chaque fois compris ce que Belle et Germaine pouvaient lui apporter, l'une et l'autre, l'une après l'autre. Car a posteriori on ne peut pas douter que sa carrière, sa gloire même doivent à l'une comme à l'autre. Sans elles, il n'aurait pas été tout à fait ce qu'il a été. Il le sait, il le dit, et on doit lui laisser le mérite de n'avoir pas eu l'ingratitude de l'ignorer ou de le passer sous silence. Son attachement, dans les deux cas, a survécu à la séparation et à l'éloignement. De Mme de Charrière, il confiera à son journal intime, le 30 décembre 1805, ces quelques lignes qui sont bien dans sa manière: 'Mort de Mme de Charrière de Tuyl. Je perds encore en elle une amie qui m'a tendrement aimé, un asile, si j'en avais eu besoin, un coeur qui, blessé par moi, ne s'en était jamais détaché'. Quant à Mme de Staël, c'est très publiquement qu'il lui rendra hommage en 1817, dans des articles nécrologiques où l'on sent vibrer, par-delà la mort, un profond attachement.

La vérité, c'est que cet homme étrange, déconcertant, bourré de talents et de défauts visibles, avait aussi du coeur et qu'il n'a jamais renié son héritage, dans l'ordre de l'esprit, s'appliquant au contraire, pour le reste de sa vie, à le faire fructifier superbement, comme le lui permettaient ses immenses qualités naturelles.

Paul Delbouille

Notes

1. 'Isabelle de Charrière, mentor de Benjamin Constant', dans *Werkgroep 18 eeuw. Documentatieblad*, nr. 27, 28, 29, juni 1975, pp. 101-139.
2. Je cite évidemment d'après les *Oeuvres complètes*, t. IV.
3. Benjamin Constant, *Oeuvres*, Paris, Pléiade, 1957.
4. Gustave Rudler, *La Jeunesse de Benjamin Constant*, Paris, Colin, 1909, p. 424.
5. Kurt Kloocke, *Benjamin Constant. Une biographie intellectuelle*, Genève, Droz, 1984, p. 89.
6. Paris, Gallimard, 1958.
7. *Madame de Staël - Lumières et liberté*, Paris, Klincksieck, 1979.
8. *L'Engagement de Benjamin Constant*, Paris, Minard, 1971.

Over de ziekte en het overlijden van Belle's moeder

Algemeen wordt aangenomen dat de moeder van Belle van Zuylen in 1768 is overleden aan de gevolgen van inenting tegen pokken. Wanneer wij echter het verloop van haar ziekte en de verschillende commentaren daarop overzien, komen we tot een andere conclusie.

Alvorens hierop in te gaan een enkel woord over de pokziekte. Dat deze ijselijke ziekte sinds 1980 van de aarde is verdwenen, is in de eerste plaats te danken aan de in 1796 door Jenner ingevoerde koepok-inenting, maar reeds lang daarvoor werden buiten Europa preventieve maatregelen toegepast. In principe liet men gezonde mensen besmetten door een lijder aan een licht geval van pokken, door het zogenaamde bijliggen of door het overbrengen van de inhoud van een pokpuist van een licht zieke poklijder op een huidwondje bij de ontvanger gemaakt. Meestal kreeg deze dan ook een lichte vorm van pokken en was daarna immuun maar een enkele keer ontwikkelde zich bij de ontvanger een heftige en soms dodelijke pokziekte. De kunstbewerking wordt in Europa geïntroduceerd door Lady Mary Montagu, die in 1721 de moed opbracht haar dochtertje te laten inoculeren. Dat er moed toe nodig was formuleert Voltaire in 1727 aldus: (1): 'L'innoculation est en général avantageuse, mais comme celui qui se fait inoculer s'expose à un danger certain et prochain, pour se soustraire à un danger incertain et éloigné, chacun doit se déterminer d'après son courage'. Hierin ligt dan ook de verklaring dat de methode zich zo langzaam over Europa verbreidde. Pas in 1754 vindt in Nederland de eerste inenting plaats. 'La famille de Tuyll', schrijft Godet (2a), 'paraît n'avoir nourri aucun préjugé contre l'innoculation'. Daniels (3a) meldt dan ook: 'dat in Utrecht in 't voorjaar 1755 drie kinderen van den baron Tuyll van Serooskerken, Heer van Zuylen, bij uitnemendheid gelukkig zijn ingeënt, zullende in 't kort nog drie andere kinderen van denzelfen Heer deze operatie ondergaan'.

Pas dertien jaar later besluit mevrouw van Zuylen zich te laten inenten. Op 28 oktober 1768 schrijft Belle aan d'Hermenches (4): 'Ma mère se prépare pour l'innoculation (...) De vrai danger il n'y en a point, cependant, pour plus de tranquillité, je parlerai encore au long et au large à l'innoculateur, qui est un anglais, fort habile homme, prudent et de bon sens. 'Ook schrijft zij op 7 november aan Ditie (2b): 'C'est M. Williams, médecin plus par étude que par métier, qui l'a inoculée. Il est habitant de la maison depuis deux jours et ne nous quittera point tant que durera la maladie. L'innoculation a pris aux deux bras, nous avons lieu de nous attendre au succès le plus heureux et je suis tranquille et contente'.

En op 27 november aan d'Hermenches: 'Ma mère a la petite-vérole sans presque en être malade. Déjà les douleurs diminuent et l'on s'attend que les boutons commenceront à sécher dans deux jours. Nous sommes fort aises'.

Mevrouw begon echter te klagen over schorheid en keelpijn, die in de volgende dagen snel toenamen met koorts en benauwdheid, en op 4 december stierf ze.

Dit sterfgeval werd aan de inenting toegeschreven, en Dr. Williams kreeg 'dusdanige straffe aanmerkingen tegen zijn bestier in dezen geoppert', dat hij op twee januari daarop een verweerschrift liet drukken (5) dat een klaar en helder verhaal van de laatste ziekte van Mevrouw van Tuyll bevat. Wij lezen daarin, hoe eind november, toen de pokpuistjes al grotendeels waren uitgedroogd, 'eene kleine koude met eene zeere keel door eene gorgeling werd verlicht'. Echter, op 1 december, was Mevrouw schor, had keelpijn en enige moeilijkheid in de ademhaling. De volgende dag was zij door de pijn in de keel ijhoofdig, terwijl de klieren in de hals enigszins gezwollen waren. Op 3 december was de keelpijn niet verminderd en de hals nog sterker opgezet. Ik laat verder Williams aan het woord: 's Avonds gevoelde zij eene zeer hevige pijn in de keel, vergezeld met eene sterke koorts en eene bezwaarlijke ademhaling. Hierop werd goedgevonden haar terstond uit haar bed te lichten en een der vensters van 't vertrek te openen, om haar versche



lucht te doen scheppen, wanneer teffens een groot trekpleister om derzelve hals gelegd, uit eene ader aan den voet tien oncen bloed gelaaten, de sublinguale aderen geopent en wijders een verzachtend Cathartic ingenoomen wierden. Men leidde haar eene warme en verzachtende Fomentatie om den hals, ook wierden nog twee blaaren aan de beenen getrokken en vermits de Cathartic tot nog toe niet had begonnen te werken, zo wierd een gewoon Klisteer geapliceerd. Omtrent zeven uur in den ochtendstond gaf men haar 15 Greinen van 't vermaard anti-inflammatoir Poeyer, maar helaas! toen zag men dat de krachten der natuur uitgeput waaren en dat geenerlei medicijnen meer konden baaten. Zij stierf omtrent twaalf uren.

Williams, in zijn verweerschrift, meent dat 'de inenting in genen dele de oorzaak van de dood dier Dame geweest zij; maar dat die droevige slag gegeven zij door eene ontsteking der spierdeelen aan den hals en in de longpijp, veroorzaakt door eene zwaare koude; of wel door de algemeene kwaal van zeere keelen, die toentertijd in derzelve buurt de overhand had, waaraan verscheidene menschen stierven en één van derzelve knechts doodelijk ziek lag'.

Daniels (3b) noemt in 1875 de 'veel geruchtmakende inenting van Mevrouw van Zuylen', en concludeert: 'ik geloof het met enig recht voor een geval van diphterie te mogen houden en deze veronderstelling werd zekerheid toen ik in het bericht aangaande de ziekten te Utrecht vond aangetekend dat er destijds een belangrijke epidemie van anginae malignae putridae heerste'.

Moderne medische ogen herkennen in de beschrijving van het ziektebeeld door Williams met de toenemende schorheid, heftige keelpijn, gezwollen hals en ademnood het klassieke verloop van een ernstige difterie.

Samenvattend geloof ik te mogen zeggen dat Mevrouw van Tuyll niet is gestorven aan de gevolgen van inoculatie maar het slachtoffer is geworden van een epidemie van difterie.

Voor Belle was dit overlijden des te smartelijker, omdat juist zij haar moeder had aangemoedigd zich te laten inenten.

Helaas is het niet meer mogelijk Belle van haar zelfverwijt te onlasten. Want hoe graag zouden we iets terug hebben willen doen uit sympathie voor de inspirerende vrouw van wie Godet zei; 'Tous ceux qui se sont occupés d'elle, se sont pris à l'aimer'.

J.D.P. Wolff

Geraadpleegde literatuur

- (1) Voltaire, *Sur l'insertion de la petite-vérole*. Oeuv. compl. Bruxelles 1828. Tome XLIX, 52.
- (2a) Godet, P. *Madame de Charrière et ses amis*. Lausanne 1927, 19.
- (2b) Godet, P. id. 88.
- (3a) Daniels, C.E. *De kinderpok-inenting in Nederland*. Ned. Tijdschr. Geneesk. 1875, 2e Afd., 57.
- (3b) Daniels, C.E. id., 125.
- (4) Godet, P. *Lettres de Belle de Zuylen à Constant d'Hermenches*. Genève 1909.
- (5) Williams, J.S. *Bericht van de Ziekte en het Overlyden van wyle Haer Hoog, Welgeb. Mevrouw Tuyll*. Utrecht, 1769.

Madame de Charrière à travers le Journal de Chambrier d'Oleyres (1788-1790)

Suite de l'article paru dans Lettre de Zuylen et du Pontet 8, pages 5-8.

De 1780 à 1798, Chambrier d'Oleyres se trouve à Turin en qualité d'Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Sa Majesté prussienne. Comme ce poste comporte une certaine souplesse, il peut garder le contact avec le pays de Neuchâtel et revient passer deux à trois mois de vacances dans sa principauté natale en 1788, 1789 et 1790; de cette manière, il entretient de nombreux contacts officiels et privés en Suisse comme à Neuchâtel tout en contrôlant l'état de ses affaires. Au cours de chaque été, il ne manque pas de passer au Pontet pour rencontrer Isabelle de Charrière; dès l'automne 1788, une fois rentré à Turin, il reprend avec elle une correspondance qui s'est interrompue depuis 1785 (1).

I. Les Phéniciennes

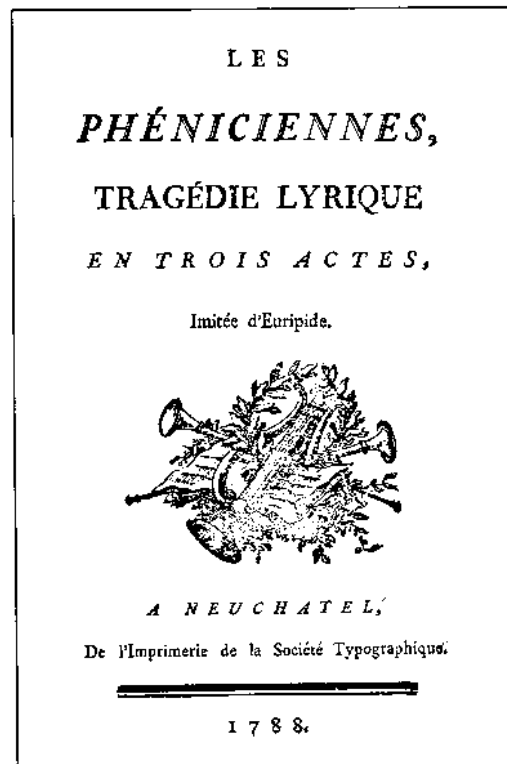
Dans son Journal du 23 août 1788, le diplomate signale que l'écrivain lui a lu la veille et le soir même le manuscrit d'un 'Drame Lyrique' intitulé *les Phéniciennes*; il note sur-le-champ ses impressions toutes fraîches sur ce qui devait être un petit opéra (2).

Pierre Prevost, érudit et homme de lettres genevois (3), a traduit Euripide et Mme de Charrière vient de versifier l'une de ces tragédies à la manière du français Racine qu'elle pratique assidûment. Chambrier en apprécie les vers qui s'enchaînent avec bonheur et il en cite quelques-uns, de mémoire. En revanche, il critique vertement les romances que lui a fait entendre Belle de Charrière dont il met en doute le sens musical. Chambrier nous semble sur ce point bien catégorique, alors que lui-même avouait à vingt ans son peu de goût pour la musique.

Faisant état du grammairien Laveaux (4) qui enseigne le français à Berlin et a publié *Le Maître de langues* dans cette ville en 1783, Chambrier écrit avoir signalé à son amie une erreur d'orthographe sur l'accord de 'l'un et l'autre'; la discussion s'est poursuivie sur les discours d'un mystérieux 195 dont l'identité reste à établir, puisque Chambrier sacrifie ici à l'usage diplomatique du langage chiffré (5).

D'Oleyres, depuis le 10 juillet à Cormondrèche, en repart le 30 septembre 1788, arrive à Genève le 2 octobre et remet alors à Pierre Prevost une lettre de la part de Mme de Charrière. Prevost y répond sans tarder le 7 octobre en remerciant l'écrivain de son *Épître dédicatoire* et il l'engage à mettre en musique les *Phéniciennes*, 'tragédie lyrique' qui devrait être 'jouée & chantée'.

Dans ses lettres à Turin du 5 et 7 novembre 1788 (6), Isabelle annonce à d'Oleyres la sortie de presse des *Phéniciennes* dont elle espère que son correspondant a déjà reçu un exemplaire; elle exprime le vœu que son ouvrage parvienne à Philip Stahl, le jeune chanoine de Spire devenu secrétaire de l'ambassadeur de l'Autriche à Saint-Petersbourg (7). C'est le 24 décembre seulement que Chambrier note dans son Journal l'envoi des *Phéniciennes* à trois correspondants. Un exemplaire va à la Comtesse de Château-Dauphin qui s'est déplacée de Turin à Rome; on sait que le diploma-



te en admire autant la culture que l'urbanité (8). Les deux autres sont adressés à Pétersbourg via Milan et Vienne; les destinataires en sont M. Stahl et une personnalité du monde scientifique que Chambrier connaît bien: il s'agit du bâlois Jacques II Bernoulli pour lequel il avait obtenu une place de secrétaire d'ambassade auprès du comte de Brunner qui représente l'Autriche à Turin; le jeune et brillant mathématicien, membre de la Société royale de Turin, chargé de cours à l'Académie de Pétersbourg, va mourir l'année suivante à l'âge de trente ans en se baignant dans la Néva (9).

Dans sa lettre du 13 janvier 1789, Isabelle remercie d'Oleyres de ses bons offices et lui signale une lettre reçue de M. Stahl qui lui propose plusieurs compositeurs susceptibles de mettre en musique les fameuses *Phéniciennes*: Cimarosa, Martini, Salieri, Mozart et Sarti alors au service du prince Potemkine (10).

II. Le cas Girardet

Un épisode relaté dans le Journal se rapporte aux malheurs du lieutenant Girardet, jeune neuchâtelois qui s'était enrôlé dans l'armée prussienne et en faveur duquel Isabelle de Charrière multiplie les démarches (11). Dans sa lettre du 13-14 avril 1788, Benjamin Constant en séjour à Brunswick a laissé peu d'espoir à sa correspondante sur le succès d'une démarche à laquelle nous savons qu'il se dérobera (12). Devant cette inertie, Isabelle met au courant de l'affaire le ministre de Prusse pendant l'été, puis sollicite son intervention dans sa lettre du 7 novembre à laquelle sont jointes deux lettres du pauvre garçon qui relate sa maladie et son état de dénuement (13).

Le 15 novembre déjà, Chambrier renvoie les deux lettres au Pontet et se propose de recommander le jeune officier à une de ses connaissances, M. de Bischoffswerder (14). Nouvelle requête de Mme de Charrière le 6 décembre (15): Chambrier se déclare tout attendri et note dans son Journal du 13 décembre qu'il vient d'intervenir auprès du comte de Brühl, son collègue en poste à la Cour de Bavière (16).

Pour la troisième fois, Belle de Charrière revient à la charge dans sa lettre du 13 janvier 1789 (17). Chambrier se résout alors à écrire au duc Charles de Brunswick, commandant en chef de l'armée prussienne; à cette lettre du 1er mars, le général répond six semaines plus tard - le 15 avril - en des termes d'une extrême courtoisie.

Il affirme avoir tout ignoré de ce cas et exprime son regret de ne pouvoir intervenir désormais en faveur de l'officier qui a quitté récemment son unité; Chambrier retranscrit cette lettre le 7 mai sans commentaire.

Quant à la Dame du Pontet, elle a déjà remercié son correspondant dans sa lettre du 30 mars au sujet de ses démarches et aussi des discrets quatre louis qui sont parvenus anonymement à Girardet. Elle reparlera encore de son protégé dans ses lettres à d'Oleyres les 22 avril et 7 juin 1789 (18).

III. Ecrits politiques d'Isabelle de Charrière

Chambrier d'Oleyres passe tout l'été 1789 en Suisse. Arrivé le 3 juillet à Cormondrèche, il n'en repartira que le 12 octobre à destination de Turin. Le 22 août, il passe au Pontet et s'entretient avec Mme de Charrière de 'ses ouvrages polémiques'. Il s'agit de *Bien-Né*, conte philosophique à la manière de Voltaire, qui fait partie des *Observations et Conjectures politiques* (19) et des *Lettres d'un Evêque français à la nation* (20). Trois jours plus tard, l'écrivain fait parvenir au diplomate le premier de ces ouvrages ainsi que l'atteste sa lettre à d'Oleyres du mardi 25 août 1789 (21); ce dernier en prendra connaissance aussitôt et transcrira ses impressions le jour même.

Chambrier marque son intérêt pour trois essais parmi les sept premiers qui constituent l'édition originale des *Observations*. Ce sont les *Reflexions Sur la générosité & sur les Princes* (No. 3), la *Lettre sur l'Edit concernant les Protestans* (No. 6) et la *Continuation de la Lettre d'un Anglais à M. Ch. B. Noble Hollandais* (No. 7) dont Chambrier cite la conclusion sans commentaire (22).

En ce qui concerne les *Lettres d'un Evêque français à la nation* dont le Journal retranscrit le passage sans doute le plus significatif, le diplomate les juge avec une sévérité qui peut étonner. Sans doute doit-on la comprendre à la lumière de l'opposition idéologique entre un ministre, 'grand commis' du gouvernement prussien et attentif à l'impérieuse raison d'Etat, et une femme de lettres indépendante, sensible aux aspirations de l'individu et à ses droits, acquise à toutes les formes de libéralisme. L'antinomie s'affirme au sujet de la sixième Lettre, celle que Mme de Charrière a le plus travaillée (23), et c'est la notion de *contrat social* qui focalise ce différend. Mme de Charrière critique cette notion au nom de la liberté de contracter ou non; elle tire argument de sa thèse pour contester la validité des condamnations à mort. De son côté, Chambrier adopte la position du juriste traditionnel; chacun - citoyen d'une république ou sujet d'une monarchie - est tenu de se conformer à un contrat social préexistant à l'individu et il estime que les assertions de Mme de Charrière ressortent au *paradoxe*, s'agissant d'une opinion 'contraire à tous les principes reçus généralement'. Curieusement, la position du ministre rejoint le principe soutenu par Rousseau dans l'ouvrage qui traite de ce sujet (24).

IV. Considérations de Chambrier d'Oleyres sur Rousseau ou Jean-Jacques jugé par Jean-Pierre

Été 1790, Jean-Pierre de Chambrier - de retour dans la principauté du 8 juillet au 11 octobre- prend connaissance d'un *Eloge de Jean-Jacques Rousseau* (25), que lui a prêté l'écrivain; ce court essai a été rédigé pour le concours ouvert par l'Académie française, concours qui sera remis *sine die* l'année suivante eu égard aux troubles politiques en France. Chambrier juge l'ouvrage intéressant, mais il en relève aussi les faiblesses: défaut de construction et caractère lacunaire de l'ensemble, ce qui exclut - à ses yeux - l'obtention du prix.

Résultat inattendu de cette lecture, la réflexion du diplomate en est stimulée et, sous l'angle de la diplomatie, celui-ci va consacrer au cas Rousseau un développement original d'un intérêt exceptionnel. C'est en effet en diplomate que Chambrier va juger l'écrivain genevois dont il prend le parti contre ses détracteurs avec une sympathie marquée. Dans la foulée, il relève à quel point Jean-Jacques était qualifié pour cette profession et il évoque les conséquences incalculables de l'échec de Rousseau à Venise.



Jean-Pierre Chambrier d'Oleyres

Chambrier considère Rousseau comme: '*parfait en apparence par le grand monde & par la carrière politique*' et il voit en lui un secrétaire d'ambassade compétent annonçant un diplomate de talent: voilà qui nous change de l'abondante littérature consacrée au solitaire, au rêveur ou à l'idéologue désadapté! A cette occasion, l'auteur du Journal dresse un catalogue des aptitudes requises pour tout sujet ou citoyen qui se destine à la Carrière; de ce point de vue, Chambrier décèle en Rousseau une *vocation* pour les affaires étrangères, étant donné sa personnalité organisée 'de manière à recevoir avec force les impressions extérieures & à les méditer avec énergie'.

Sa vie à Venise, précise Chambrier, lui convenait d'autant mieux qu'il se délassait de ses travaux en cultivant l'amitié et en se livrant à son penchant inné pour la musique. L'esprit et la sensibilité de Rousseau étaient à tel point comblés - ainsi que ses *Confessions* en témoignent - qu'une telle délectation ne peut se comparer qu'à la béatitude que le fugitif ressentit parfois pendant son séjour dans l'île de Saint-Pierre qui semble avoir été son paradis...

Dès lors, pourquoi Jean-Jacques a-t-il quitté la diplomatie pour se réfugier dans le pays des chimères, 'le seul digne d'être habité'? Chambrier expose sa réponse à cette interrogation: seuls les mauvais traitements de son supérieur engagèrent Rousseau à quitter une carrière dont le souvenir lui resta toujours cher, payant ainsi le prix fort pour se soustraire aux vexations et aux persécutions d'un ambassadeur indigne. Les propos que tient Chambrier d'Oleyres à l'encontre du comte de Montaigu sont d'une virulence

voir page 15

Deuxième partie: Chambrier d'Oleyres commente les ouvrages de Madame de Charrière (1788 à 1790)

☞ TOME XIX. - f° 536
1788 - Aoust 23

[...] M^e de Charrières m'a lu hier & ce soir, son Drame Lirique des *Phéniciennes*. C'est une imitation de la tragedie d'Euripide traduite par M^e Prevost; mais elle l'a mis en vers & dans un gout plus relatif aux usages de la scene Françoise. Ses vers sont faciles et heureux, dans le genre de ceux de Racine qu'a force de lire, elle a imité dans quelques endroits.

'Et s'il a pour lui la justice, n'aura t il pas p^r lui les dieux?'

Un morceau tout de sa composition est celui ou, en parlant de la foudre qui fait par la frayeur rentrer les mortels en eux mêmes, un acteur dit que l'Avare voue au Ciel un hécatombe, & des secours a l'indigent'.

Elle compose aussi des romances qu'elle met en musique; elle a la passion de la composition, mais elle reussit aussi mal en Musique que bien d^e la Poesie. - 'Nous sommes deux contre un enfant [l'Amour] - quel mal peut il nous faire?'

Il y a quelques fautes de langage mais bien rares. 'L'un & l'autre respire' au lieu de *respirent*. Elle est convenue que cette faute la luy étoit échappée involontairem^t d^e les *Phéniciennes*, parce qu'elle croyoit que cela se disoit ainsi; en y pensant mieux, elle vera que non. -

Cela nous a menés a parler des critiques du gramairien Laveaux sur les discours de 195, & elle trouve que la phrase de *la rançon putative des Ames*, est excellente & expressive, sans être incorrecte, quoiqu'elle soit absolument neuve.

☞ TOME XX f° 91
1788 - Novembre 15

Lettres. [...] - A Madame de Charrières a *Colombier* en luy envoyant les lettres de Girardet, off. d^e le reg^t de Muller a Magdeb [ourg]. Je le recomanderai à M^e de Bischoff^e. [...]

☞ TOME XX - f° 117
1788 - Décembre 13

[...] *Au Comte de Bruhl* - Ministre du Roi à *Munich* p^r le prier d'apuyer la recommandation que j'ai adressée A M^e de Bischoffs- werder au sujet du jeune Girardet, Off. dans le bataillon Suisse a Magedebourg, qui se trouve d^e une situation si malheureuse que les details [que Madame de Charrières m'a adressés] en sont attendrissans. - [...]

☞ TOME XX - f° 127
1788 - Décembre 24

Chiffré & expédié mes Depeches N^o 310. - A Madame de Chateau Dauphin a *Rome*, en luy envoyant les *Phéniciennes* de M^e de Charieres. J'en ai envoyé deux exemplaires a Petersburg; l'un de sa part a M^e Stahl, Chanoine de Spire attaché a l'Amb[as- sa]de Imperialle, a qui j'ai adressé le paquet dont Gherardini s'est chargé pour Milan & dela par Courier a Vienne. - L'autre exemplaire inclus d^e ce paquet est p^r l'Academicien Bernouilly, le même que je plaçois icy il y a 5 ans comme secretaire chez le C^e de Brunner; & qui a été apellé en Russie, sur son nom seul, illustre d^e les sciences. A Madame de Charrières p^r l'en informer. - [...]

☞ TOME XX - f° 314 à 315
1789 - May 7

[...] Recu une Lettre du Duc de Brunswick, dattée de Brunswick

le 15 avril. - 'M^e - Très flatté de toute occasion de Vous prouver mon estime, je n'ai pu que regretter infiniment que le Lieutenant Girardet avoit deja demandé & obtenu sa demission du service du Roy, quand j'eus l'honneur de recevoir Votre obligeante lettre du 7 du mois passé.

J'ai ignoré absolument, M^e, ce que Vous me fites l'honneur de me dire, sur la situation de cet Officier; il ne m'a jamais fait des ouvertures qui luy fussent personnelles; il s'est adressé selon les règles du service au Chef du bataillon où il étoit placé p^r obtenir son congé, & on s'est preté d'autant plus facilement a sa demande, qu'on luy a trouvé très peu de dispositions pour l'état Militaire. L'interêt que Vous m'inspirés pour son sort me fait sentir avec peine, l'impossibilité ou je me trouve de redresser les demarches qui ont été faites de son gré, vis a vis de luy.

J'aurais été charmé de lui prouver le prix qui j'attache a tout ce qui vient de Votre part. Je desire de trouver des occasions plus favorables de Vous convaincre des sentiments très distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, M^e;

Votre très h. & très
dévoué Serviteur
Charles G. Duc de Brunswick

[...] ☞ TOME XXI - f° 97
1789 - Aoust 22

Chez M^e de Charieres, qui m'a comuniqué ses ouvrages polémiques. Il y a une suite de feuilles hebdomadaires sur les aff. de France, & un conte intitulé *Bien Né*, que le Libraire corespond^t de Fauche a Paris a voulu debiter & qui lui a merité la prison parce que l'allusion a Louis XIV est trop frappante. -

Les feuilles politiques les plus recentes sont des lettres d'*Un Evêque Francois a Sa Nation* sur les aff. pres[en]tes. Il y a de l'esprit, du style & des graces, mais point de suite, de consistance, & même rien de bien saillant: une idée la conduit a une autre, & quelquefois la facilité d'écrire & de rendre ses idées, l'engage a en hasarder de trop paradoxales. [...]

☞ TOME XXI - f° 100 à 101
1789 - Aoust 25

Dans le recueil des *Observations & Conjectures politiques* de Me de Charieres, il y a des morceaux très bien vüs sur l'edit des Protestans en France, & sur les troubles de Hollande: entr'autres un sur la generosité ou l'auteur est censé exhorter la P^{se} d'Orange a pardonner, & celui ou l'on traite de l'assimilation de la Const[ituti]on Batave a celle de l'Angleterre, necess[ai]re p^r conserver la Holl[an]de.

'Il y a aut^t de sagesse & de courage a abandonner une mauvaise Const[ituti]on qu'à en maintenir une bonne. On sent bien que celle de Holl^e est mauvaise, mais reparant a la hate cet edifice chancel[lan]t au lieu de le refonder, on va le rendre plus deffectueux encor. Le pouvoir des Stathouder augmenté, mais mal connu, mal etabli, d^t l'étendue n'aura été ni prevue ni mesurée, auquel on n'aura mis ni bornes ni contrepoïd, anantira toute liberté, tout patriotisme, toute vertu. Les Romains qui avoient en horreur le nom de Roy s'étant laissés asservir par les Cesars, leur gouvernement fut longtems un assemblage monstrueux de formes republicaines & de servitude reelle; mais de la servitude la plus lache & la plus honteuse, puisqu'ils rampoient, n'ayant pas même consenti obeïr'. L'ouv[ra]ge que Ma^{de} de Ch. m'a dit avoir le plus travaillé, celui

dont elle est le plus satisfaite, c'est la VI lettre d'un Evêque François à Sa Nation: la Matière est importante.

Il s'agit de la réforme du Code Criminel, & de l'abolition de la Peine de Mort. M^e. de Ch. traite cette matière avec plus de profondeur qu'on ne peut en attribuer à une femme occupée d'Ouvrages légers & sans suite, mais elle soutient un paradoxe, quand elle dit, qu'il n'est pas de la Nature d'un contrat de pouvoir être *entièrement tacite*, & que supposant pour un moment qu'un contrat tacite puisse être un véritable contrat, il faut savoir d'abord: 1^o. Si celui qui contracte n'a pas au moins du pouvoir [pour] ne pas contracter, & 2^o. si ce contrat tacite & forcé ne devoit pas au moins être tel, qu'il y eut quelque apparence qu'on l'eût fait volontairement, supposé qu'on eût été libre de ne pas le faire. - Une Convention qui se trouva faite à notre naissance & que par là même nous ne pûmes ni faire ni ne pas faire n'est qu'un Mot vide de sens. Dire qu'un homme s'est soumis par un contrat tacite à la peine quelconque décrétée par la société contre ses membres coupables, c'est dire une chose manifestement fautive, & justifier par là une loi cruelle & contraire à l'équité, c'est la laisser sans justification.

Voilà le Contrat Social anéanti! & une foule de conséquences funestes dérivantes des principes que pose icy M^e. de Ch. Un citoyen qui naît au milieu d'une ville républicaine, un sujet au sein d'une monarchie, est censé se soumettre en naissant au pacte Social qui a organisé la société dans laquelle il va vivre, qui le protégera, & à qui il doit un secours réciproque; si cela devient un fardeau p^r lui & que les abus du gouvernement le forcent à changer de patrie, on en a discuté les cas & les moyens; mais saper le Contrat Social & dire qu'un citoyen ou un sujet n'est pas soumis en vertu de ce Contrat tacite aux lois de la Société parmi laquelle il vit - soit par force & de son plein gré - c'est dire une chose assez contraire à tous les principes reçus généralement; & M^e. de Ch. pouvoit d'ailleurs se passer de cela pour établir sa thèse *contre la peine de mort*.

☞ TOME XXI - f^o 467 à 469
1790 - Aoust 4

Ma^de de Charrieres m'a prêté *Un Eloge de Rousseau* qu'elle vient d'envoyer au Concours pour le prix proposé par l'Académie Française. C'est peut être son meilleur ouvrage, mais il ne peut guères être couronné parce qu'il n'est pas proprement fini. C'est un discours dans le sens strict du mot. L'Auteur y parle de ce qui lui vient dans l'idée à propos de Rousseau; une pensée le mène à une autre; les transitions sont naturelles; mais malgré la justesse des pensées & la chaleur du style, c'est un Ouvrage incomplet.

On pourroit proposer un problème à ceux qui ont beaucoup lu Rousseau & qui prétendent avoir approfondi son caractère. C'est par quelle raison ou quel motif caractéristique J.J. idolâtre de la liberté, qui trouvoit le bonheur à jouir en plein air des beautés de la Nature, & à passer tous les momens de son existence avec l'être chimérique que son imagination féconde avoit créé pour le besoin de son coeur, ou avec la personne qui réalisoit à ses yeux cette chimère pendant que l'illusion duroit - par quelle raison, dis je, Rousseau si parfait en apparence p^r le grand monde & p^r la carrière politique, l'a néanmoins suivie avec succès pendant son séjour à Venise & ne l'a quittée que par force, à la suite des procédés violents & insensés de l'Ambassadeur de France auprès de qui il remplissoit avec autant d'application que de zèle & de capacité les fonctions de Secrétaire.

R[ousseau] fuyant l'hôtel de l'Amb^r., obligé de courir à Paris pour se justifier des inculpations les plus graves & les moins fondées de ce Ministre extravagant, a toujours conservé une sorte de prédilection p^r la carrière qu'il avoit entreprise à 30 ans, puisqu'à 50, on le voit encore sensible aux offres du Duc de Choiseul de l'y faire rentrer. La manière dont il raconte son séjour à Venise, ses occupations, les services qu'il rendit dans son poste & la dignité même qu'il sut y soutenir, indique qu'il y étoit à sa place & que sous un autre que le Comte de Montaigu il eût pu développer en s'y fixant, tous les talens qu'elle exigeoit, quoique ceux qu'il a montrés depuis à l'Europe entière & qui rendent aujourd'hui son éloge le Sujet d'un prix Académique ont le moins d'analogie avec la Diplomatie. Comment résoudre ce problème? Voici quelques données qui y serviront.

De toutes les vocations d'un sujet ou d'un citoyen né pour en choisir une, celle des affaires étrangères est la moins exclusive & se

lie davantage avec les différens genres d'études & d'occupations - même de recreations & d'amusemens qui sont à la portée d'un debutant; elle exige des observations de tant de sortes que p^r remplir les devoirs qu'elle impose, il faut acquiescer souvent des notions d'une autre carrière, & lier aux études Diplomatiques - celles qui offrent en apparence le moins de rapport. R[ousseau] & tous ceux qui sans vocation bien marquée pour une Science ou pour un Art sont organisés de manière à recevoir avec force les impressions extérieures & à les méditer avec énergie, trouvoit de la facilité à remplir les devoirs d'un poste que sa pauvreté lui rendoit presque nécessaire alors, & qu'un germe d'ambition d^r il se confesse d^s ses Mémoires, l'engageoit à remplir avec distinction.

Il trouvoit d'ailleurs de fréquentes occasions de se délasser de ses travaux, dans le sein de l'amitié qui étoit son idole, avec son confrère de Carrio, & de perfectionner à l'Opéra ou dans les Conservatoires, ce goût inné pour la Musique, cette *Oreille Musicale*, qui - comme le dit M^de de Ch. - a tant contribué à rendre Jean-Jaques ce qu'il a été. Ces délassemens de l'homme sensible ont pu influencer sur le Secrétaire d'ambassade au point de lui faire chérir des occupations qui les précédoient & qui peut être les rendoient plus délicieux encore.

Forcé de quitter son poste - les suffrages qu'il reunit pour oser à son chef irrité, & qui lui persuadèrent que ses services étoient nécessaires à celui cy au point que le Comte de Montaigu cesseroit de faire des dépêches convenables dès que J.J. cesseroit de les rédiger, cette réunion des sentimens les plus profonds de l'homme & de l'amour propre vengé par l'opinion générale des outrages d'un supérieur, pouvoit suffire peut être pour attacher davantage R. au souvenir de cette partie de sa vie qu'il passa à Venise.

S'il renonça en quittant cette Ville à la Carrière politique, ce fut uniquement pour ne pas être exposé de nouveau à dépendre d'un Chef tel que celui qu'il venoit d'abandonner à sa dévotion. J.J. sentit le prix de la liberté, mais il ne trouva des douceurs dans l'oisiveté que quand ses maux physiques & moraux lui eurent rendu le travail pénible. Celui des Aff. étr. ne fut jamais l'objet de sa répugnance après même que les mauvais traitemens de l'Amb. le lui rendirent si pénible à Venise, & il n'en secoua le joug que pour se soustraire à celui de ce Ministre. Si le Comte de Montaigu eût été un d'Estrades, peut être J.J. fut devenu un d'Avaux (30). [...]

☞ TOME XXI - f^o 478 à 479
1790 - Aoust 10

Chez M^de de Charrieres - qui trouve juste l'application ou l'extension de son principe posé d^r l'Eloge de Rouss[eau] *'que c'est l'oreille de J. Jaques qui l'a fait ce qu'il a été'*. En effet on explique par là, comment & pourquoi il a été toute sa vie attaché à son séjour de Venise & aux impressions qui lui en étoient restées d^s sa Mémoire, quoique ce séjour eût été infiniment désagréable pour le Secrétaire de l'extravagant Amb. de Fr^e. C^de M. & que les circonstances des procédés de ce Ministre, des insultes & des outrages même qui mirent R. à sa porte, dussent être p^r lui d'affligeans souvenirs.

On voit clairement que tous ces malheurs n'ont pas balancé les impressions favorables du séjour de Venise, & que même la Carrière pol. qu'il y avoit suivie ne cessa pas de lui convenir par dégoût, mais par l'appréhension de retrouver un supérieur comme celui qu'il étoit forcé de quitter. Venise lui plut toujours & les occupations suivies qui remplirent les momens de la vie qu'il y mena, sont narrées d^s ses Confessions d'une manière si agréable qu'on aperçoit la teinte douce de son esprit, quand il raconte cette période de son histoire.

C'est ce que *Son Oreille* trouva là p^r la première fois à se satisfaire pleinement & ne goûta jamais que là, les charmes purs de l'harmonie auxquels elle étoit si sensible; cette impression profonde modifia toutes celles que R. recut alors & affaiblit nécessairement le sentiment pénible que ses disgrâces domestiques devoient lui causer.

☞ TOME XXI - (f^o 483)

Sans date
(note de Charles-Louis Chambrier)

Monsieur J.J. Rousseau, seroit un des plus grands et des plus utiles écrivains de son siècle, s'il eût eu l'art de mieux choisir ses su-

jets, ou plutôt, si par une inconcevable bisarrerie, il n'eut pas consacré ses talents et son génie à la défense des plus étranges paradoxes et d'une doctrine souvent revoltante; il est vrai qu'il y a des hommes qui tonnent, qui éclatent contre *quelques erreurs trop singulières pour pouvoir être dangereuses*.

Un herétique est il plus funeste à la société qu'un Citoyen sans mœurs, un Athée décidé? Pourquoi un Spinoza, un Hobbes, et tant d'autres dont les affreux écrits indignent la raison, ont ils vécu tranquilles en généralement estimés, tandis que dans le même temps et dans le même pays on a cruellement puni quelques Ariens et quelques Antitrinitaires: Juifs, Turcs, Anabaptistes & cc.?

Tous les hommes, quelque religion qu'ils professent, ou même qu'ils imaginent, sont tolérés en Hollande; on leur permet d'y publier, par la voie de l'impression leurs opinions, quelque déraisonnables, quelque folles qu'elles soient; c'est cependant en Hollande qu'on a supprimé l'*Emile* de M. Rousseau.

Il y a quelques années que les Hollandais donneront un exemple d'intolérance encore plus frappant. Personne n'ignore que jadis dans cette République les Athées pouvoient impunément écrire contre l'existence d'un Être suprême. Le Ministre Bucker imagina très maladroitement de s'élever contre l'existence du Diable; à peine son ouvrage fut rendu public, que tout ce qu'il y avoit en Hollande de Ministres, de Docteurs, de Théologiens se liguerent contre lui, & ne cessèrent de le persécuter. - Le fameux Whiston, Professeur à Cambridge, fut honteusement déposé, pour avoir laissé entrevoir quelques doutes sur la Divinité de N.S. et ce qu'il y eut de singulier, c'est que ceux qui l'avoient condamné, lui donneront un successeur qui nioit formellement la mission de J.C.

Or, que conclure de ces inconsequences? qu'il n'est donc pas surprenant que M. J.J. R. ait cru pouvoir justifier ses erreurs & ses paradoxes.

Qu'on dépouille les écrits de M. J.J. R. de cette majesté de style, de cette belle et noble simplicité d'élocution qui l'éleve si fort au dessus des Écrivains ordinaires: que restera-t-il dans ses ouvrages? Quelles nouvelles découvertes, quelle vérité inconnue avant lui? ou plutôt quelle erreur, et quelle absurdité qui n'ayent été dites et répétées mille fois?

Notes

1. Voir LZP - No. 8 décembre 1983 (p. 5 à 8).
2. OC-VII - 73 à 98.
3. 1751-1839. Voir OC-III-829 et OC-III-104 à 106.
4. Jean-Charles Thibault de Laveaux, grammairien et publiciste français - 1751 à 1839.
5. Il s'agit vraisemblablement de Ewald-Friedrich, comte de Herzberg, homme d'Etat prussien - 1725 à 1795. Il voulait réformer la langue allemande d'après les idées de Leibniz.
6. OC-III-111 à 114.
7. 1762 à 1831. Voir OC-III-145 à 146 et 649 (Lettre 653).
8. Voir LZP - No. 8 septembre 1983 (p. 8).
9. 1759 à 1789. Voir OC-III-641 (Lettre 642-Note 6) et OC-III-699 (Lettre 653-Note 2).
10. OC-III-126 à 128.
11. OC-III-636 (Lettre 635-Note 14).
12. OC-III-82 à 85.
13. OC-III-112 à 114.
14. Personnage qui nous est inconnu.
15. OC-III-114 à 116.
16. Diplomate prussien.
17. OC-III-126 à 128.
18. OC-III-131 à 134, 136 à 139, 139a à 143.
19. OC-X-65 à 110.
20. OC-X-127 à 160.
21. OC-III-148.
22. OC-X-82.
23. OC-X-152 à 160.
24. Voir *Du contrat social* ou *Principes du droit politique*, Amsterdam, 1762.
25. OC-X-199 à 211.
26. Oeuvres complètes-Tome I - *Les Confessions* in Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1959. Voir aussi sur ce sujet les notes et variantes (p. 1405): 'Les lettres écrites de Venise entre le 8 et le 15 août [1744] le montrent blessé, 'criant' et réclamant avec véhémence justice. J. Guéhenno croit y entendre l'écho d'un premier délire, [...].'
27. OC-X-202.
28. 1690 à 1770. Blessé grièvement à la tête au siège de Tournai, le colonel Chambrier regagna le pays de Neuchâtel en 1747 et construisit de 1749 à 1751 le manoir familial devenu le Château de Cormondrèche.
29. William Whiston, homme de science et théologien anglais - 1667 à 1752.
30. Godefroy, comte d'Estrades, maréchal de France et diplomate - 1607 à 1686 - et Claude de Mesmes, comte d'Avaux surintendant des finances et diplomate français - 1595 à 1650.

Excursion Association Isabelle de Charrière

In de maand juni van dit jaar organiseerde de Association Suisse des Amis de Madame de Charrière een tweedaagse excursie in de omgeving van Neuchâtel waar diverse buitenplaatsen werden bezocht waar Mme de Charrière vertoefde.

De eerste dag werd besloten met een diner in het Château de Colombier voorafgegaan door een dia-lezing gegeven door Jean Pierre Jelmini over de geschiedenis van Neuchâtel in de 18e eeuw. Tijdens het diner werd naar aanleiding van het eerste lustrumbestaan van de Zwitserse vereniging door het bestuur van het Genootschap Belle de Zuylen een kopie van het portret van Belle, geschilderd door de Spinny, aangeboden.

De tweede dag werd o.a. het Château de Chexbres bezocht waar Jean Daniel Candaux als resultaat van zijn studies ons kon mededelen dat hier in 1783 Belle haar eerste roman 'Lettres Neuchâtelaises' schreef.

Alle lof voor de ontvangsten ten huize van o.a. de heer de Chambrier en mevrouw Jakubec en de organisatie met name voor mevrouw Winteler, de voorzitter van onze Zwitserse zustervereniging, die deze twee dagen tot een groot succes hebben gemaakt.

Jan Willem Aschenbrenner



Château de Chexbres

Contributie

Dringend beroep op de leden die hun contributie voor 1986 nog niet hebben overgemaakt, het verschuldigde bedrag zo spoedig mogelijk te willen storten op postgiro 5634723 t.n.v. Mevr. Romein van der Drift, met vermelding 'contributie'.

N.B. Wij wijzen U er nogmaals op dat de minimum contributie voor gewone leden f 20,- bedraagt. Vanzelfsprekend worden hogere bijdragen of donaties bijzonder dankbaar aanvaard.

Verder herhalen wij de vraag van vorig jaar mede te willen werken aan verdere propaganda voor ledenwerving. Het doel dat wij ons stelde bij de oprichting van ons Genootschap is nog lang niet bereikt!

Cotisation

Nous prions instamment les membres qui n'ont pas encore payé leur cotisation de 1986 de nous faire parvenir leur virement au c.c.p. 5634723 de Madame Romein van der Drift en mentionnant 'Cotisation'.

Nous vous rappelons que la cotisation annuelle est au minimum f 20,-. Nous répétons ici notre appel de l'an dernier par lequel nous demandions à nos membres de nous aider à doubler rapidement le nombre de nos abonnés. Car nous sommes loin encore d'avoir atteint le but que nous nous étions proposés en créant notre Association!

Quant aux membres de L'Association suisse qui n'auraient pas encore payé leur cotisation, ils sont priés de le faire en envoyant fr. 20,- (membre ordinaire) ou fr. 50,- (membre soutien) au c.c.p. 20-9764 de l'Association suisse des amis de Madame de Charrière, à Neuchâtel.

Personen en personages bij Belle van Zuylen

Tekst van de lezing gehouden op 19 oktober 1985 in Slot Zuylen.

'Ze kan niet lezen! Moet je je voorstellen: ze kan niet lezen!' Dat is de vriendelijke zin die de dames als uit één mond Sainte Anne toeschreeuwen wanneer mademoiselle D'Estival uit het gezicht verdwijnt.

Inderdaad, lezen kon Babet van Estival niet. Belle van Zuylen vergeeijlijkt dat niet door te wijzen op wat zij allemaal wél kon; integendeel, zij schetst een heldin die maar al te goed beseft wat zij mist en die in de loop van het verhaal een aantal malen te kennen geeft dat zij graag wil leren lezen. Nee, de smaad die de dames gilend over het meisje uitroepen, keert zich tegen henzelf: hebben zij, de geletterden, ooit in hun leven één regel gelezen die iets in hen heeft veranderd? Zij begrijpen de vraag niet eens. Zij lezen om zich te vermaken, slaan het boek dicht en gaan over tot de orde van de dag. Dat er een verband kan bestaan tussen je ogen laten gaan over verstandige dingen, en je verstandig gedragen, is bij hen nooit opgekomen.

Het verbaast niet dat Sainte Anne, jong, puur en fris, van deze dames niet veel moet hebben; de oorlog heeft hem langer in het buitenland opgehouden dan hem lief was, hij is blij thuis te komen op kasteel Misillac, hoopt daar de zuiverheid van zijn jeugd terug te vinden, maar ontmoet hypocrisie.

Mademoiselle D'Estival echter, belichaamt eenvoud en ongekunsteldheid: 'toen hij haar zag, voelde hij iets wat hij nooit eerder had gevoeld'. (p.8)

Babet van Estival is een ideale heldin; niet alleen voor de Verlichte lezers van 1799, ook voor ons moderne lezers. Zij staat open voor de natuur en voor mensen, zij kan uiterst-zelfstandig optreden, en weet waardig met haar bijna-armoede om te gaan. Haar ongeletterde, maar wijze moeder, de tuinmansdochter, wist hoe het in het leven gaat: 'alleen misère die vermoed wordt, vermag te ontroeren'. (p.67)

Sainte Anne moet, om Babet van Estival te verwerven, heel wat barrières nemen, en de zwaarste daarvan is zijn eigen moeder. Hoe graag had mevrouw de Sainte Anne niet gezien dat haar zoon mademoiselle de Rhedon zou huwen, het zeer rijke weesmeisje dat toevalligerwijs na de oorlog bij haar is komen inwonen. Een huwelijk tussen haar zoon en de kleindochter van een tuinman valt buiten haar begripsvermogen, al was het maar omdat dat zou kunnen impliceren dat háár kleinkinderen die tuinman tot overgrootvader zouden hebben.

Een tweede barrière voor Sainte Anne is mademoiselle de Rhedon zelf; ook zij wordt in de loop van het verhaal in haar verwachtingen teleurgesteld, maar erg lastig maakt zij het Sainte Anne toch niet; en de andere personages, vooral de dames, zijn meer dom en hinderlijk dan principieel gevaarlijk.

Sainte Anne hoeft zijn gevecht niet alleen te leveren: zijn harts-vriend Tonquedec staat aan zijn zijde, zij het in wat gecompliceerde zin, en zijn trouwe knecht Herfrey, goede genius bij uitstek, haalt heel wat kastanjes voor hem uit het vuur en bewerkstelligt de ontknoping. Aan het einde van het verhaal huwt niet alleen Sainte Anne Babet van Estival, ook Tonquedec treedt in het huwelijk, en wel met mademoiselle De Rhedon.

Mevrouw S. Dubois heeft in *Leven op afstand* het verhaal *Mijnheer Sainte Anne* omschreven als een 'boek tegen valse cultuur, tegen hen die denken dat ze veel wijsheid hebben verworven omdat ze veel gelezen hebben' (4e druk, p. 208), en inderdaad, madame de Charrière bereidt de zogenaamde hogere standen hier een medogenloos demasqué.

Mevrouw Dubois legt ook verband tussen Babet van Estival en Henriëtte, het ongeletterde dienstmeisje van madame de Charrière, Henriëtte die enkele jaren voordat *Sainte Anne* werd geschreven, ten prooi was aan het dédain van fatsoenlijk Colombier. Natuurlijk dringt zich ook de gedachte op aan het pleidooi dat de schrijfster in 1790 had gehouden voor een andere ongeletterde vrouw-in-benarde-positie, Thérèse Levasseur, de levensgezellin van Jean-Jacques Rousseau.

U ziet, het thema van *Mijnheer Sainte Anne*, en de occupatie van Belle van Zuylen met dit thema, heeft aandacht gekregen; het is mede daarom dat ik graag uw aandacht vraag voor een paar elementen binnen het verhaal.

Het kan geen lezer ontgaan zijn dat aan het einde van deze roman die zo breed, sfeervol en genuanceerd wordt opgezet, de figuren elkaar als in een toneelstuk in de armen vallen, dat alle problematiek waaraan de lezer bladzijden lang de handen vol heeft gehad zich in een paar pagina's oplost, dat de moeder van Sainte Anne, pièce de résistance bij uitstek, een tournure van 180 graden maakt, en dat alle andere onregelmatigheden als bij één vlag worden uitgewist. Ook de eigentijdse kritiek heeft het eigenaardige slot al opgemerkt (zie *O.C.* IX, p. 259). Zo op het eerste gezicht stelt het enigszins teleur: kon madame de Charrière niet beter?

Zoals u weet, schreef Belle van Zuylen haar roman *Mijnheer Sainte Anne* in 1799. De roman, de echte moderne roman, heeft dan in Europa al een traditie van ruim vijftig jaar. Samuel Richardson had zijn *Pamela*, *Clarissa* en *Sir Charles Grandisson* gepubliceerd in de veertiger en vijftiger jaren van de achttiende eeuw. Die moderne romans zijn gewoonlijk vrij ingewikkeld van structuur en de helden die erin optreden, stammen meestal uit de middenklasse van de maatschappij.

Voorai omdat Belle van Zuylen zelf *Mijnheer Sainte Anne* als roman heeft bestempeld (zie *O.C.* IX, p. 257), verbaast het ogenblikkelijk dat dit boek de twee meest essentiële kenmerken van dat wat in 1799 een 'roman' werd genoemd, niet vertoont: de structuur is verre van ingewikkeld, en de helden zijn geen burgers. Was de ontwikkeling aan haar voorbijgegaan, en had zij alleen de naam overgenomen? Ik zou van deze kwestie graag één onderdeel nader bekijken, en wel dat van de tekening van de personen.

De genealogie van Sainte Anne en zijn domicilie op kasteel Misillac doen ons meteen weten dat wij in de aristocratie zijn; voorts vertoont hij de karaktertrekken van de held uit het klassicistische drama: de klassieke heros is jong en mooi, hij kan bogen op militaire verdiensten, hij is van hoge geboorte, verkeert in een situatie van verliefdheid en is ongelukkig. De obstakels die hij moet overwinnen, worden veelal gevormd door zijn ouders. (Jacques Scherer, *La dramaturgie classique en France*, Paris z.j., p. 20-33).

Van de helden uit de burgerlijke roman daarentegen, kennen wij alle ins en outs. Ian Watt heeft in *The rise of the novel* (London 1968, p. 25) met veel voorbeelden aangetoond hoe juist in de particularisatie, het gedetailleerd beschrijven van de personen, de moderne roman vorm geeft aan de aandacht voor het individu. Wij weten waar de handschoenen van Sara Burgerhart liggen en Watt noteert dat Richardsons heldin Clarissa stierf op donderdagmorgen 7 september om 10 over half zeven.

Van de personen uit *Mijnheer Sainte Anne* echter, krijgen wij slechts een zeer globale indruk. Meer dan wat anteceden ten en een paar schetsmatige trekken worden niet verstrekt. Wij zouden Sainte Anne niet herkennen als wij hem tegenkwamen, we zouden hem evenmin kunnen beschrijven. Het is zijn innerlijk, de sfeer van zijn persoon maar vooral zijn drijfveren en zijn problemen die wij te horen krijgen. Als in het klassieke en classicistische drama. Details doen niet ter zake. Voor de beschrijving van zijn geliefde geldt hetzelfde:

'Het zal de lezer niet interesseren of mademoiselle D'Estival lichte of donkere ogen had, een rond dan wel een ovaal gezicht, of zij klein was of groot, echt mooi of niet meer dan acceptabel. Sainte Anne lette er zelf ook nauwelijks op, maar toen hij haar zag, voelde hij iets wat hij nooit eerder had gevoeld'.

Geen details dus, slechts het hoognodige van vooral het innerlijk. Alleen dat wat voor het verloop van de handeling (het betoog?) vereist is, wordt gegeven. Ook in dit opzicht lijkt *Mijnheer Sainte Anne* op een zeventiende- of achttiende-eeuws toneelstuk. Denkt U aan Vondels *Gijsbrecht van Amstel*: Wat weet U van Badeloch, Gijsbrechts vrouw? Alleen datgene wat functioneel is voor de handeling; alle andere kanten van haar persoon doen niet ter zake (zie bijvoorbeeld: W.A.P. Smit, *Van Pascha tot Noah* Zwolle 1956 (I), p.19).

Er is -uiteraard met alle verschil- in *Mijnheer Sainte Anne* wel meer dat aan een toneelstuk doet denken. Is de plotselinge ommekeer in het gedrag van zijn moeder en het geloof dat de anderen daaraan hechten, niet vergelijkbaar met de wending van Molière's vrek die aan het einde van het stuk plotseling 'geeft wat hij heeft'? En vormen de drie huwelijken van de laatste paar bladzijden niet de slotscène voor een blijspel of burgerlijk drama?

Het meest toneelmatig echter schijnt mij toe -en hiermee zijn we terug bij de personages- de wijze waarop de verschillende figuren zich ten opzichte van elkaar verhouden. Elk lijkt een -vooral innerlijk- sterk op hem of haar gelijkende tegenspeler te bezitten. Dat in zo'n situatie mannen en vrouwen tot in de plot uitwisselbaar blijken, mag niemand verbazen. Mademoiselle D'Estival met haar zuivere intuïtie, ziet en voelt het direct:

'U moet de vriend zijn die Sainte Anne is gaan opzoeken' zegt zij tegen Tonquedec wanneer deze het kasteel nadert. 'Ik geloof dat U en hij een beetje op elkaar lijken'. (p. 57)*

Niet alleen Sainte Anne en Tonquedec lijken op elkaar, ook mademoiselle De Rhedon en mademoiselle D'Estival zijn zusterlijke zielen die over en weer weten wat de ander bezighoudt. Het feit dat zij sterke verwantschap vertonen, maakt het ook acceptabel dat tot laat in het verhaal hun beider lot uitwisselbaar blijft. Tonquedec kan in principe niet kiezen: 'Ik zou tussen Uw beide nichtjes hebben kunnen aarzelen wanneer niet het ene meisje al voor Uw zoon bestemd was.' (p. 60) Ook de twee moeders, mevrouw De Sainte Anne en mevrouw D'Estival, komen sterk in habitus overeen:

'Deze twee vrouwen verschilden alleen in scholing; er was in ieder van hen iets dat haar de ander feilloos deed aanvoelen; zij raadden over en weer elkaars gedachten'. (p. 58-59)*
(...)

Het zal duidelijk zijn dat het 'gesprek' van mevrouw D'Estival (met haar dochter) in bijna ieder opzicht leek op dat van mevrouw De Sainte Anne (met haar zoon). De twee moeders hadden veel voor respectievelijk hun zoon en hun dochter over gehad, en thans wilden zij zich daar fors voor belonen. Zij bedienden zich daarbij van (...)' (p. 68)*



Belle van Zuylen Mijnheer Sainte Anne

De hoofdpersonages in het verhaal vormen dus drie paren van sterk op elkaar lijkende en gelijkwaardige zielen: Sainte Anne en Tonquedec, mademoiselle D'Estival en mademoiselle De Rhedon, en mevrouw De Sainte Anne en mevrouw D'Estival.

Volledigheidshalve vermeld ik graag dat ook op het tweede plan en in details van het verhaal, het optreden in paren en het 'gelijken op' een grote rol speelt. Zo heeft Sainte Anne twee ontmoetingen met twee mannen die én op elkaar lijken én een gesprek voeren waarbij de één weet wat de ander denkt. De vrouw die deze twee heren Sainte Anne toewensen, moet op hem, Sainte Anne lijken; de vrouw die Tonquedec van zijn knechten krijgt toebedacht, moet gelijkenis vertonen met zijn overleden moeder. De hond in het verhaal heet Castor (in *Suite des Finch* treedt zijn tweelingbroer Pol-lux op).

En dan de meesters en hun knechten. Herfrey als vaste begeleider van Sainte Anne, Duval en Franc als hulpen (oud versus jong?) van Tonquedec. De verhoudingen tussen de knechten en hun meesters verschilt van die van de 'paren' waarover we hierboven spraken. De knechten Herfrey en Duval lijken niet op hun meester, integendeel, zij leggen juist die karaktertrekken en kundigheden aan de dag die de meesters missen. Zij halen de hete kastanjes uit het vuur, zij durven te zeggen en te schrijven wat de meesters niet over hun lippen zouden kunnen krijgen. Als in een echt toneelstuk zorgen in *Mijnheer Sainte Anne* de knechten voor de ontknoping. Herfrey schrijft een onthullende brief; op het toneel zou hij zich hebben 'versproken'. En het is merkwaardig te zien hoe de beslissende wending die de knechten weten te bewerkstelligen, niet hún leven, maar dat van hun respectieve meesters verandert.

Wij kunnen ons Sainte Anne niet voorstellen zonder Herfrey; waar Heer Bommel is, moet Tom Poes verschijnen. Dit is niet alleen een gevolg van de onderlinge afhankelijkheid in de plot, maar ook een teken van hun -door de lezer intuïtief aangevoelde- onderlinge psychologische afhankelijkheid. Sainte Anne zonder Herfrey kan niets beginnen, Tonquedec zonder Duval is hulpeloos. Ook deze personages vullen elkaar aan, maar het is niet gelijkenis die hen verbindt, maar verschil, uiterst functioneel verschil.

Al met al geeft *Mijnheer Sainte Anne* een zeer schematische en symmetrische opstelling van de personages te zien: drie paren van gelijkwaardige en op elkaar gelijkende zielen, en twee meesters met hun knechten als elkaar aanvullende figuren. Een staaltje van de systeemdwang waar de hele achttiende eeuw, en vooral het toneel in de vroege achttiende eeuw rijk aan was en soms onder heeft geleden. Voeg daarbij de andere elementen die aan een toneelstuk doen denken -de plotselinge ommekeer, drie huwelijken aan het slot, beschrijving van de personages naar innerlijke problemen- en het beeld van een toneelstuk-in-verhaalvorm is compleet. Madame de Charrière schijnt met dit verhaal dat zij een roman noemt, geheel voorbij te gaan aan alles wat modern Europa van de moderne roman had geleerd.

Maar hiermee zijn wij niet klaar. Want *Mijnheer Sainte Anne* mag in eerste instantie lijken op een gedateerd toneelstuk, het heeft ook iets geheel anders te bieden, en met dat 'iets anders' raken wij aan een tijdloos fenomeen. Ik doel op het verschijnsel van de dubbelfiguren, de op elkaar lijkende hartsvrienden Sainte Anne en Tonquedec, de op elkaar lijkende mademoiselles D'Estival en De Rhodon, en de twee elkaars gedachten lezende moeders. Ieder mens wordt geboren met een schaduw; deze schaduw heeft in iedere cultuur een andere gestalte en een andere naam. We kennen primitieve volkeren die hun schaduw optisch waarnemen, Freud ontwikkelde het begrip alter ego, anderen spreken van de tweelingbroer of tweelingzuster. Antropologen hebben het verschijnsel uitvoerig bestudeerd (J.G. Frazer, *The golden bough*, London 1959 (eerste druk 1890), p. 178-194 e.a.), maar literaire studies zijn schaars; als ze er zijn gelden ze de roman policier of deelaspecten van fictie.

Het was Otto Rank, leerling van Freud, die als eerste oog heeft getoond voor het verband van het psychoanalytische concept van het alter ego, en het motief van de dubbelganger in de literatuur. Rank beleefde de schok der herkenning toen hij in 1921 in Wenen Mozarts *Don Giovanni* zag, en hij schreef een mooi essay, *Don Juan, une étude sur le double* (Paris 1932; eerder verschenen onder andere titels).

Voor ons, voor begrip van *Mijnheer Sainte Anne* is het van groot belang dat Rank het niet bij verbazing en bewondering liet, maar een groot gedeelte van de Westeuropese literatuur onderzocht op het motief (of thema) van de dubbelganger. Zijn bevindingen zijn juist voor het nader typeren van het boek van Belle van Zuylen, interessant, omdat hij het genoemde thema vooral aantreft in de literatuur van de Romantiek: eerste in Goethe's *Dichtung und Wahrheit*, dan bij Jean Paul, bij Hoffmann von Fallersleben, later bij Dostojevski, bij Oscar Wilde, bij Théophile Gautier.

Echter, voorbeelden uit de periode die aan de Romantiek voorafgaat, geeft Rank helemaal niet. Er is geen denken aan deze lacune 'even' te willen opvullen, maar ik geloof dat het materiaal niet overvloedig zal zijn. Kijken we naar de Nederlandse literatuur: ik ken twee romans uit de late achttiende eeuw die duidelijk het motief van de dubbelganger vertonen. Het zijn *Het land, in brieven*, en *Reinhart, of natuur en godsdienst*, beide geschreven door Elisabeth Maria Post.

In *Het land* gaat het om twee vriendinnen, in *Reinhart* om twee vrienden. In beide gevallen geldt -als in *Mijnheer Sainte Anne*- dat de twee personages op het niveau van de plot allebei vereist zijn (al was het bij E.M. Post maar omdat anders geen correspondentie gevoerd zou kunnen worden), maar dat zij op een hoger niveau van abstractie één persoon vormen. Sainte Anne en Tonquedec zijn samen één jongeman, de twee mademoiselles zijn één jongedame, de twee moeders één moeder. Samenvatting en interpretatie van *Mijnheer Sainte Anne* luidt: jonge held leert alle aspecten

van zijn eigen persoonlijkheid kennen in het gevecht om de ware vrouw; hij trotseert alle weerstanden met name alle vormen van ouderlijk/moederlijk verzet, behoudt zijn zuiverheid van geest, zegeviert daardoor en kan aan een nieuw leven met zijn ware wederhelft beginnen. Zo wordt het verhaal bijna tot een initiatie, of zo u wilt een sprookje.

Wij zouden ons lelijk vergissen wanneer we het binnen *Mijnheer Sainte Anne* zo rijkelijk aanwezige motief van de dubbelganger als een uitzondering in het werk van Belle van Zuylen zouden beschouwen. In *Caliste* vinden we Castor en Pollux, Orestes en Pylades, Achilles en Patroclus, Nisus en Euryalus, David en Jonathan. Achilles en Patroclus figuren ook in *Lettre d'un évêque français à la nation*; Castor en Pollux ook in *Trois Femmes* en in *Examen d'Electre*. Talloze malen zien we Orestes en Pylades optreden. U zult wellicht denken: 'Dat zijn 'slechts' klassieke of Bijbelse figuren, ze dienen als beeldspraak, meer niet'. Maar een goed auteur kiest nooit toevallige beelden! Bovendien, ook de romanpersonages zelf tonen de hang naar of de aanwezigheid van een dubbelganger. U vindt voorbeelden in *Cecile* (tiende brief) en in *Mrs. Henley*. Een heel bijzondere variant geeft Belle van Zuylen in *Caliste*. William, de ongelukkige William uit *Caliste*, had een tweelingbroer. Deze is hem vroeg overleden. In de gedachtengang der psychoanalytici heeft de tweeling zijn 'double' heel concreet bij zich; wanneer deze hem jong overvalt, bezit de achterblijver geen alter ego en zijn de kansen op een ontwikkeling tot volwassenheid bedreigd. Het eerste wat aan William opvalt is -natuurlijk in ogen van twintigste eeuwers- zijn besef van gebrek aan identiteit en de afwezigheid van wilskracht. Freud en Rank zouden zich hebben verheugd in zo'n vindplaats.

Is het motief al met al in het werk van Belle van Zuylen verre van zeldzaam, in *Mijnheer Sainte Anne* bereikt het een hoogtepunt; tussen *Trois Femmes* en *Sainte Anne* lag dan ook vijftien jaar schrijfstersleven.

Ook in de auteurpresentatie van *Mijnheer Sainte Anne* ligt iets dubbels. Niet Belle van Zuylen of madame de Charrière, maar de Abbé de la Tour is de schrijver. Pierre H. Dubois heeft deze Abbé in zijn twee jaar geleden hier gehouden lezing getypeerd als in menig opzicht het alter ego van de auteur Belle van Zuylen, 'nauwelijks gelovig, sceptisch, ironisch, maar intelligent en humaan' (*Tirade* 291, maart-april 1984, p. 177). Jean Louis Barrault had in zijn *Phèdre*-editie een uitspraak gedaan die zowel voor Belle van Zuylen en de Abbé, als voor Sainte Anne en Tonquedec lijkt te gelden: 'En tragédie, l'homme est à son confident ce que l'auteur est à son double'.

Er is zowel binnen het verhaal *Mijnheer Sainte Anne* als in de auteurspresentatie ervan, als in het andere fictionele werk van Belle van Zuylen te veel dat in dezelfde richting wijst, dan dat we dat in het licht van wat de Romantiek aan 'dubbelgangers' zal brengen, als incidenten zouden kunnen afdoen. Ik denk daarom dat we ons waarde-oordeel over *Mijnheer Sainte Anne* niet alleen moeten baseren op de structuuraspecten. Zeker, zij schreef een schetsmatig verhaal; maar voor de psychologische complicaties koos zij een vorm waar de literatuur van haar tijd nog nauwelijks oog voor had. *Mijnheer Sainte Anne* staat in menig opzicht tussen twee werelden: tussen toneel en roman, tussen Klassicisme en Romantiek, tussen schematische eenvoud en psychologische gecompliceerdheid. Belle van Zuylen is een van de weinige auteurs uit de late achttiende eeuw die grijpt naar het motief van de dubbelganger, motief dat pas in de Romantiek gemeengoed wordt. En daarom is het verhaal *Mijnheer Sainte Anne* ook los van Belle's strijd tegen valse cultuur, van cultuurhistorisch belang. De moderniteit die wij uit haar correspondentie zo goed kennen, spreekt hier op een onverwacht onderdeel van een literair motief, uit een fictionele tekst.

Hanna Stouten

Noot

* Belle van Zuylen *Mijnheer Sainte Anne* Amsterdam, 1985.

suite de page 8

inouïe: procédés violents et insensés, comportement extravagant et même démente. La solution qu'il donne du cas Rousseau nous paraît d'une netteté sans précédent: le comte de Montaigu était un fou dont le comportement psychopathique a traumatisé son collaborateur pour la vie entière.

Que l'on se reporte au septième Livre des *Confessions*: 'La justice et l'inutilité de mes plaintes me laissèrent dans l'âme *Un Germe** (* C'est nous qui soulignons ce terme révélateur) d'indignation contre nos sottes institutions civiles où le vrai bien public et la véritable justice sont toujours sacrifiés à je ne sais quel ordre apparent, destructif en effet de tout ordre, et qui ne fait qu'ajouter la sanction de l'autorité publique à l'oppression du faible et à l'iniquité du fort' (26).

L'on pourrait dire que Jean-Pierre innocente Jean-Jacques! L'analyse psychologique de notre diplomate permet d'expliquer la sauvagerie et la misanthropie de Rousseau, car il avait - à cette occasion - intégré un thème persécutif à sa personnalité. La maxime attribuée à l'écrivain - *l'homme naît bon, mais la société le corrompt* - peut désormais se comprendre sous un jour renouvelé et le diagnostic formulé par le critique littéraire Henri Guillemin au sujet de Rousseau se voit pleinement validé: 'Détraqué, parce que traqué!' Reste la question de l'antinomie apparente entre les fonctions propres à la diplomatie et les talents littéraires déployés plus tard par Rousseau avec son goût exacerbé pour une vie libre de toute entrave, axée sur l'imaginaire et toute réceptive aux attraits de la Nature. Là encore, les considérations développées par Chambrier nous paraissent rendre compte de cette dualité.

La vocation des affaires étrangères sollicite des qualités si diverses et une formation si polyvalente que cette profession compte nombre d'individus doués pour les 'Belles-Lettres', les arts ou les sciences. C'est ainsi qu'à côté des devoirs de sa charge, Rousseau s'était initié à Venise aux oeuvres musicales et 'aux charmes purs de l'harmonie'; il avait pu satisfaire à loisir ce penchant et, au cours de sa carrière littéraire ultérieure, l'écrivain a transféré sur le langage et sur le style le sens musical qui s'était développé en lui. Chambrier d'Oleyres reprend à son compte et sans restriction - notamment au cours de l'entretien du 10 août 1790 au Pontet - l'assertion d'Isabelle de Charrière comme quoi les qualités majeures de Rousseau procèdent de son 'Oreille musicale' (27).

V. Le colonel Chambrier exprime son sentiment sur Monsieur Rousseau

La note inédite de Charles-Louis Chambrier, colonel au service des Etats-Généraux de Hollande (28), figure à la fin du Tome XXI du Journal de son fils; deux feuillets de petit format sans signature et

sans date sont collés au revers du cartonnage. Il s'agit là d'un acte de piété filiale, car Jean-Pierre vénérât la mémoire de son père et il a pris soin de présenter son Journal comme la continuation des notes historiques de son père. En effet, non seulement Chambrier fils date son propre Journal du jour même du décès paternel, soit le 10 février 1770, mais encore - dans le souci de *relier* son oeuvre à celle de son ascendant - Jean-Pierre utilisera plus tard les notes de son père pour broser un panorama rétrospectif qui couvre les cinq premiers Tomes de 1707 à 1770.

De ce texte, on retiendra que le colonel ne fait pas dans la dentelle! Son jugement est fort contrasté. Il avoue éprouver une vive admiration pour le style de Monsieur Rousseau dont il relève la majesté unie à la simplicité. En revanche, il n'a pas de mots assez durs pour flétrir les idées du grand écrivain: paradoxes, erreurs, absurdités ressassées mille fois déjà. Il est vrai que sa critique porte sur les ouvrages théoriques de Rousseau, notamment *l'Emile*, à l'exclusion des *Confessions* et des *Rêveries* qui paraîtront plus tard; il n'en reste pas moins que sa position tranchée minimise abusivement les conceptions rousseauistes. Pour critiquables qu'elles aient pu paraître, celles-ci ne sont pas du tout inoffensives et encore moins éculées. Quoiqu'il en dise, le colonel Chambrier n'est pas dupe du caractère subversif des écrits de Rousseau et son argumentation polémique résulte d'une position conservatrice et même réactionnaire.

Rendons-lui toutefois cette justice: Charles-Louis Chambrier s'abstient d'accabler Rousseau et encore moins de clouer au pilori la 'Profession de foi du Vicaire savoyard' qui expose les conceptions théistes du philosophe. Avec bon sens, il range Rousseau dans le clan des hérétiques au même titre que le pasteur hollandais Bucker ou le grand savant et théologien mystique Whiston (29). A ce titre, ce sont les docteurs à l'intransigeance bornée que Chambrier père condamne avec verve. En 1762 *l'Emile* est interdit, son auteur poursuivi et persécuté: quel illogisme! estime Chambrier. Il juge inadmissible qu'une divergence théologique ou une hérésie qui s'écarte de l'orthodoxie en vigueur soit sanctionnée avec la dernière sévérité, alors que chacun peut soutenir les doctrines philosophiques les plus folles et les morales les plus révoltantes. Le comble en cette affaire, c'est que *l'Emile* soit condamné en Hollande, ce paradis de la tolérance! Et voilà le maître-mot lâché, celui de tolérance, qui atteste que le colonel Chambrier est homme de son siècle: celui des Lumières. Bien que militaire de formation, Chambrier père admet la pluralité des opinions et la légitimité d'un certain non-conformisme.

La mention de *l'Emile* nous permet sinon de dater ce fragment tout au moins de le situer entre 1762 et 1770; l'absence de référence à une présence de Rousseau sur sol neuchâtelois nous conduit à resserer cette fourchette dans les années postérieures à 1765.

Guy de Chambrier



Jaarlijkse herdenking van de geboortedag van Belle de Zuylen

Het bestuur van ons Genootschap nodigt u uit tot het bijwonen van de 12e jaarlijkse bijeenkomst ter herdenking van de geboortedag van Belle de Zuylen-Isabelle de Charrière op

zaterdag 25 oktober 1986 te 10.30 uur

op slot Zuylen, Oud-Zuilen (Gemeente Maarssen), bij Utrecht. Telefoon 030-440255.
De zaal en de tentoonstelling zijn vanaf 10 uur toegankelijk.

Programma:

- 10.30 u. Openingswoord door de heer P. Mahillon, voorzitter van het Genootschap.
- 10.45 u. De Heer Raymond Trousson, Hoogleraar Franse Letterkunde aan de Universiteit van Brussel: Mme de Charrière en J.-J. Rousseau.
- 11.30 u. Pauze. Gelegenheid tot bezichtigen van de tentoonstelling en muzikaal intermezzo.
- 12.00 u. Mevrouw Simone Dubois: Mme de Charrière en de vriendschap
- 13.00 u. Gelegenheid tot vragen stellen, sluiting, lunch.

Wij hopen op 25 oktober vele bekenden maar ook nieuwe belangstellenden te mogen begroeten. Met het oog op de beschikbare plaatsruimte zien wij uw opgave voor deelname op ingesloten formulier gaarne tijdig, doch uiterlijk 15 oktober a.s. bij het secretariaat: Prinsestraat 122m 2513 CH Den Haag (telefoon 070-653080), postgiro/c.c.p. 56 34 723 t.n.v. mevrouw Romein van der Drift.

Deelnemers die per trein naar het C.S. Utrecht rijden, maken wij erop attent dat het Slot Zuylen ook te bereiken is met bus 120 (gele bus), richting Amsterdam, uitstappen halte Zuilenselaan a.d. Amsterdamse Straatweg, vanwaar het kasteel in ongeveer 10 minuten lopen te bereiken is.

Deelnemers die per auto komen vinden een plattegrond op bijgesloten inlegvel.

Réunion anniversaire Belle de Zuylen

Le Comité de l'Association Isabelle de Charrière-Belle de Zuylen a l'honneur de vous inviter à sa 12^{ème} réunion qui aura lieu cette année le

samedi 25 octobre 1986 à 10h.30

au château de Zuylen, Oud-Zuilen (commune de Maarssen) lez Utrecht. Téléphone 030-440255.
Ouverture de la salle et de l'exposition des acquisitions nouvelles à 10h.00.

Programme:

- 10h.30 Accueil des participants par M. Pierre Mahillon, président de l'Association.
- 10h.45 M. Raymond Trousson, Professeur de Littérature française à l'Université de Bruxelles: Mme de Charrière et J.-J. Rousseau.
- 11h.30 Interruption et visite de l'exposition et intermède musical.
- 12h.00 Mme Simone Dubois: Mme de Charrière et l'amitié.
- 13h.00 Lunch

Nous espérons revoir de nombreux membres et accueillir de nouveaux intéressés à cette séance. Nous vous prions de nous faire connaître votre participation en retournant le formulaire ci-joint le plus rapidement possible et au plus tard avant le 15 octobre prochain bien au secrétariat: Prinsestraat 122, 2513 CH Den Haag (téléphone 070-653080), c.c.p. 56 34 723 au nom de Mme. Romein van der Drift.

Nous signalons à l'intention de ceux qui arrivent à la gare d'Utrecht que l'autobus 120 (autobus jaune) pour Amsterdam s'arrête au Zuilenselaan (Amsterdamse Straatweg). Une promenade de 10 minutes mène au château. Pour les participants venant en voiture, voir le plan ci-inclus.